

Poèmes de l'existence

De Bock Béatrice

Table des matières

<i>Préface</i>	6
----------------------	---

Écloses de Noms

Ocre d'or	8
Fleur de peau	9
Au gré du flat jazz	11
Dans la rage d'une course sans fin.....	12
Eviance Dé-flection La boussaille Dichomonotonie	14
L'amour Fantaisie féminine des lunes égarées Auto-destruction	19
Enfantement	22
Cette nuit	23
La tyrannie Parfaire Toi	24
Canicule Déneutralisation Sur la tour des envahis	27
Quatre cours d'eau	30
Toi et moi En l'attente de l'autre	31
Désordre Compositeur	33
Fatigue de la fuite	35
L'indifférence Cela n'est, nécessairement	36
Le geste comme atelier de la démence Tango intrusif	37
Pneumonie	38
Prison passagère Angor Malaise	39

Malédiction	41
L'inventeur	<i>la vida es como un cristal se depende como tu le miras</i>	42
Flaques	43
Muse	Rosée Printemps	44
Distraction	Sous-terrain	46
La grande hypocrisie	Animal	48
Voisinage d'un bar de quartier	Sentiments lointains	50
Acculée	53
Pâle comme le roc	La guerre des mouches	54
Amour de jeunesse	Nouveau monde	55
Coupe de dialogues	La foule	57

Histoires

Le voyageur des songes	63
La joie	64
Aimants vespéraux	65
La route	66
Bohème musicale	L'oignon et l'amour	67
Balade féline	68
Mémoire d'une femme de chambre	69
Cour de plaisance	Guerrier de mœurs	70
Voyageurs arrachés par l'avarice de l'instant	71
L'apogée de la futilité	72
Canonisation du moi	73
Le « je »	74
Dysaltérie	75
Si j'avais eu	76
Il y a	77
Dans cet aéroport	79

Cette fourmière où traînent les trains	Poussière de station ou méandres de l'affût80
Villages balkans	81
 <i>Lettres</i>		
Lettre pour écrire	Lettre au loin, d'un voyage fécond84
Superficialité	85
Virtualité	Lettre à l'anonyme86
Chère dépression	Assez88
Soirée	89
Un temps où il fait mal	90
Sauvagerie	91
 <i>Dires polygames</i>		
<i>Dires polygames</i>	92
 <i>Table des lemmes</i>		
<i>Table des lemmes</i>	103

Préface

Ce livre est un recueil d'écrits épars qui répondent à l'appel de voyages, d'aventures, d'amours, de maladies, et de passions diverses. Un testament au caractère éphémère de l'instant se prolongeant vers l'absolu du destin, y glissant la personnification d'un chemin, propre à chacun. Ainsi ces textes poétiques, presque anonymes, cependant distinctifs, espèrent s'exprimer, par bribes d'appel, à des parties intimes que le cœur reconnaît lorsqu'il marche, tête levée tête baissée, le long de la drue montagne de sa vie.

Par ailleurs, cet ouvrage sert d'exutoire à l'exubérance quotidienne, se présentant comme un miroir de celle-ci, délivrant ainsi le lecteur de sa responsabilité face à elle.

Poèmes, histoires, et lettres se répondent, scandés en leurs mélodies personnelles, et se rejoignent en un amalgame de dire polymorphes, mélangées et conjointes, tout comme les événements d'une existence se répondent. Aussi les néologismes, rythmant quelquefois la lecture, se retrouvent en la table des lemmes, sous une forme de rendez-vous avec la fin.

La forme y est celle d'un pont d'attache, coulant vers diverses écluses ou étangs, étendus sur une ligne d'émoi et de frottement avec les rêves confondus de la réalité.

Où l'idéalité fait parler le scandale de ses limites, où la moquerie se dénonce elle-même, et où le cynisme sert à cacher une naïveté doutée.

Une sorte de réaction à la variation des natures, à l'apnée de l'état d'urgence où le corps ne répond plus, laissant place aux fantasmes.

C'est ainsi que la litanie du cri en est un bel exemple ; de cette patte sourde qui s'abat quelquefois sur nous, et contre laquelle nous ne pouvons que construire, patiemment, pour qu'elle s'en aille chercher la fragilité ailleurs.

« L'art est un cri incessant... lorsqu'il devient hurlement, il s'épuise, et peut tuer... Jamais de volonté, toujours d'épuisement ».

« Un hurlement qu'on jette au vide de l'écho ».

Ainsi l'écriture est ici découverte comme une résistance envers nous-même, un bond nécessaire de la tragédie à l'empreinte et à la mémoire, transformées en une expérience qui, je l'espère, amènera à elle-même un peu plus de sagesse...



Écloses
de Noms

Ocre d'or

D'ores et de poigne

A l'ocre de ces rivières de nuages

Aux vives vespérales, ces toiles de saignement

A l'événement, avènement de l'assiette baignée aux couleurs

De ces frottements de chair qu'arrangent les catastrophes

Projettent par le bleu une lueur de rencontre

Le spectacle de nos habitacles

Quelque mouvants qu'ils soient

Tache les errances de synergie délicate

Atténuée mais amplifiée

A l'orée des contrastes

Éclatent les guerres de l'identité

A jamais reculées

Dans cet ocre qui arrose l'or

Dans ce calumet âpre fixant la traîne

Amplitudes à jamais miroitées

De ces boules huilées

A la densité pérenne

De ces dégradés

A ciel preux

De ce sang abstrait

Se mélangeant dans l'être

Comme les hommes se transforment sous les coups... Comme les mêlées ricanent de leur prudence

Fleur de peau

Il y a de la fleur la lie,
De la couleur l'agitation,
De la chaleur l'envie,
De la raideur une raison

Il y a de la peau une morale,
De la faux une énonciation,
De l'étau une larme,
Des cristaux une inondation

Lorsque la peau et la fleur se rencontrent,

Il y a les mythes qui dévoilent,
Et de ces gonds et leurres,
Une poésie éclate

Irritable à ne prétendre l'aurore,
Déchirure de qui embrase le tort,
Une fissure se délecte,
En cet échange indirect

En la paix de la fleur de peau,
Se jettent les mélanges,
Une lueur d'insouciance,
Mise en une bouche de rance

En la plénitude des pôles,
Se rencontrent les pétales,

Et se déballent,
Les maladresses des pages

A peau de la fleur,
Se dirige l'extase,
Un bonheur couvert de pleurs,
Emmêlés dans un sourire de cœur

L'eau et l'heure,
L'œil et l'autre,
Les os et la peur,
La hauteur et le pôle

De la main, une épaule
De l'étui, un instrument
Du lent, un espace
De la note, une pédale

La peau et la main
Le pétale et la fleur
Le pistil de la douleur
Un dédale aux reins

Couleur de peau
S'irrite
La fleur
Qui s'imbibe...

Au gré du flat jazz

Dans les brumes de la douceur s'élanche la vague,
Telle une liane qui tisse un terrain mouvant,
Dansant de ses brises vers d'autres seuils touchants,
Vers de nouvelles esquisses, planant en étoiles,
Traversant des mondes de tonalités,
Faiseurs des lunes égarées, en leurs reflets d'or.
C'est comme une échappée de brindilles
Lancée en l'air de la forme, laissée à l'étoffe du vent.
Par la somme on peut imposer une pique,
Un soubresaut
Devant être tenu par des flancs solides
Qui le guident, en gouvernail,
Amenant ainsi une planche épineuse,
Frottant le seuil calme.

Le changement subtil de texture est le pont
à construire pour maintenir la candeur du flot des vagues...

Dans un précipice,
Il est facile de tomber par sur-jeu,
Par surenchère précipitée
D'où la douceur d'un apprentissage de divers types de puissance dans le temps,
Où d'étranges amalgames voguent par temporalités,
Individuées.

C'est par les doutes et les inepties chevauchées
Que l'on peut voir la magie de la douceur cinglée dans un processus mécanisant, mais ouvert
Une bride permet ici la visière de l'exigu tout :

On se retient d'un faible besoin,
Edifiant ainsi un ensemble plus large, l'évadant de nous :
Evacuer spontanément dans un évanouissement de pics.
Etre compact, être cohérent.
Chercher, amener de nouvelles combinaisons, de nouveaux propos...

Sous l'amble du jazz

Dans la rage d'une course sans fin

L'objet ne peut se laisser au sol, celui que le souvenir ne lisse pas, qui,... gué après gué, trouvera l'océan
dans lequel le corps a savouré un fond

Si immense que tout geste en ouvre l'étendue,

là où dans l'étroitesse du chemin,

il a pu pleurer,

là où dans le compliment de l'éphémérité,

il a pu trouver l'insulte de l'éternel.

Car celui qui n'a pas de fin, est là... maintenant !

De toute bride qu'il a amassée

Là où la lutte contre l'autre a fait des masques,

Là où l'obligation de survie a fait des contraintes,

Le tout est dépassé, macéré :

Il nourrit.

Ici où ce n'est pas le mot qui doit créer, mais son sens,

Dans l'étude de la précision,

Où toute carapace s'étanche.

Mais où la direction s'affine,

Avec ces connaissances qui baignent la tête,

Échafaudent des plans

Et des vents.

Apprendre et utiliser les langages des autres,
Dans un flot où les ressacs se poussent un à un,
Où les visages vous fixent en prédateurs,
Et où perdre vie permet au pied de devenir plus robuste.

Là, où la morale et l'éthique ne sont que de piètres mécènes,
Car dans l'instant la course leur fera faux bond.

A dénuder toute autre forme de cage,

Pour celle qui à jamais demeure.

Celle qui aura besoin de passer sur le cœur de toute lueur de nouveauté,

Échappant ainsi à un carcan.

Celle qui, dans l'éloge du bien-être, y verra une souffrance.

A cette chose bizarre qui construit d'elle-même :

Quand on y décore des doigts,

Quand on y rompt des tissus.

Une lueur dans les déchets des bords de route,

Car un arbre pousse,

Plus loin

Là où il ne veut pas qu'on le mire.

Il casse toutes les flatteries et les invectives,

Car sa racine repousse :

Le roc, la cime, et tous ces terroirs religieux du vivre sain.

Car celui qui ne fait que fuir la souffrance

Ne pourra détourner les yeux,

Ainsi s'imprénera de toute cette course,

Qui a beau se déguiser maintes fois, en travail, en jovialité, en hystérie,

Mais n'est qu'une extraordinaire raison de se tenir encore debout

A courir

Evialence (à qui la touche)

Aux retours de la pente assagie d'un long ronflement,
Que dépeint les jambes en tailleur de la main pointée...

S'est pointé!

L'étude rebondie de l'espace respirable
La beauté d'un cœur inondé par l'amertume

De ne pouvoir éclore

De vouloir pourtant

Des friches en stimuli

Des fruits en mastic

Se sont présentés

A qui les accueillera

Les retombées acides aux regards farouches se sont dressées,

« Tout de même »,

Le poing du jeu n'est qu'une farce

Qui, même de ses doigts charnus,

Alourdit l'indéfectable Vague.

Un cri au travers de la vitre

De ses normations de vie

Un rêve intense

Peut-être encore trop pauvre d'ébats

Mais à qui le touche, toujours des germes se déploient

Aux recoins des formes

Des silhouettes bouillantes

Où les lois s'égarant

Et ainsi même ce mur

Qu'on croit enjamber !

Olibrius sans faim

Toi qui clame la vie sobre

Dans un dîner de cordialité

Quand dans l'enveloppe, le cœur déborde... et touche déjà

Dé-flection

Dans la(e) p(s)aume se terre

Un artifice sans frappe

Celui où l'idiome relève la plaque d'un tout plongiforme

Par des soubresauts de calque

Relever la plaque dansante

D'un reflet postérieur

Et de la branche en ébranle

Sous les escaliers du souvissement

Requiert l'écart de l'intrinsèque

De cette déchirure qui déverse le pli

Où se terrent des richeries dévergondées

Le tumulte de la main misérireuse

Aux déflagrantations

D'un regard puissant, de jouvence

Et aux longues introspections

De la faim en puissance

Pourchassée par un manque

Qui, ronde comme un diffractaire,

En pointe le sens.

Et les fils massifs de ces musiques

Echangeant les limites pour des esquisses

De par son vrombissement de tertre

Par où la terre ne sait quel chemin chasser.

Calfeutré dans une plombe

Il est, à tort, le diable qui répand le doute

Fortuité et nonchalance

Est-ce un nombre actif ou simplement une reconnaissance?

Caritative est la demande d'images :

Comblant la faille de perception

Pour colorer la palette du sensible

Que, dans ses épanchements, les couleurs réveillent.

Et le gouffre, le canal, enchaîne le semi-tour.

Par les vieilleries de remise en symboles,

Des criques de fabrique!

La boussaille

Bataille au gré du jour

Langue molle des diffamés

Le signe gisoie

Emporté dans le nombre.

Il se contracte, se recroquecheville,

Emerge sa tête dubitative,

S'étrempe!!!

...reconstruit dans le concept la chose vrillonnante

Qui, de la rose échappée du bocal,

Eclôt la rosée nutritive,

Aliment de la transformation du genre

En une frappe aiguisée mais non volubile ;

C'est l'incandescence brute d'un glacis apprécié

Concentré au corps de cette stature préjudiciable

Mais qui, de toutes ces prémisses, en fait la boue

Filtrant de la richesse le vital ;

Transmises au nombre proscrit,

Les plantes grimpantes surgissent

Et ... dans l'assèchement, la terre renaît

« Fertile » du Jaillissement ;

Sème les troubles qui deviennent :

Au-par des formules choisies,

Cliquetant aux oreilles des sceptiques,

Comme une dérive se prenant au jeu de l'abondance...

Dichomonotonie

Ou la fuite de marches devant des orteils trop soucieux de dénoncer

Par des entrebâilles douteuses

Où la salive coule à flot

Et où les sourcils se rétractent face à des pleurs

De la peur qu'ils n'ont pas connue

Cherchant une échappée de la ligne mélodique

C'est au difond de la beauté jaillissante qu'ils ont déconstruit

Que l'aurore mue

Et que l'étran'gué saisit

Comme ce marchant avec la proyection en seul paquet

Et qui de la fleur couchée relève la branche

Pour que l'astre éclaircisse ses aguets

Et de ses pétales balance la pérennité voyageuse.

Ensuite, d'autres s'asseyent aux côtés de cette tige

La redressant sans cesse

Dans l'espoir d'un jour voguer,

Laissant l'être à la liesse.

Foi d'apprendre le mouvement dans un terrain figé

Faute d'un culte obligé au génie

La dualité de cette monotonie

Circule au bord d'elle-même.

Les couleurs illuminent cependant le manteau

D'un pourtour léger, raclant les pierres

Sous la lyre de la dénonciation :

Les mousses se confortent.

Et dans les rejets collectifs, le ton devient monolithique

Par le caillou des fleuves réveillés

Emportant celui-là pour toujours

Brisant de nouveau les branches éparpillées.

Inclassable terreur

Qu'abéhante la démangeaison

D'un courant pâli

Voyant tous ses besoins pétris

Et le commencement de sa propre monotonie

L'amour

Lâché dru de l'étrangerie,

Arraché d'un désir épris,

Grinçant les lestes nefes des havres,

Décapitant l'air des cadavres,

Il semble s'effacer d'un vol

Lorsque enfin sa proie naît du sol.

Cette écorche du cœur fragile,

Déchirant les nuages par stries

De ses éclairs édentés au

Crépuscule des vils créneaux,

Plonge les bras de l'Univers

Dans un duvet de songes clairs,

Où le corps s'inonde de sens,
Par lesquels les fleurs de l'errance
Se parfument des couleurs douces
Et perçantes des fines sources,
Qui façonnent l'élan diffus,
Celui de la Beauté absolue.....

Bam! S'apprête le pieu de glace,
Qui percute le cri de face,
Le brise en éclats aiguisés,
Pour fuir la mémoire trouée.

Fantaisie féminine des lunes égarées

La perle des ailes feutrées
Voguant au travers des montagnes gelées
Décoiffa ses fascinantes contrées,
De rivières émaillées à l'émeraude mouillée,
Pour n'esquisser
Qu'une enivrante mélodie

Les forêts d'étoiles s'effaçaient d'une douce image

Pour céder place à l'étoffe des sages
Qui ornent la lumière mystérieuse,
Des tristes lunes enrêveuses
Soufflant leurs coulées d'amalgames,
Scintillant les glaces de lames,
Elles frissonnent les pensées de l'âme,
Etalant l'éparse calme
Au-delà des noires brumes,

Par l'essence d'écume,

A l'aube des fées

Assaisonnées

L'infinies...

Autodestruction

De l'ère où les pages s'effritent,

Pendant que le Temps assassine par bruits lapidants,

S'échappe le court fil de douleur qui tisse les mythes

Et les invitent à surgir sous les feuilles brisées du blanc

Ce Mal, enterré vif dans l'abîme de l'être,

Que l'on affame cruellement, telle une bête féroce,

S'élance de l'inconscient à la décharge du spectre,

Catalysant l'aliénation des fiers colosses

Qui spolient l'euphorie de l'insouciance,

Pour orgueilleusement bénir l'astre de la démence

L'homme se déchire, attrape son prompt nutriment dans ses antagonismes,

Développe ses contradictions, étouffe ses euphémismes,

Incinère son esprit d'équations cinglantes,

Arrache les frusques de son aura fumante,

Et sombre dans la dérive de l'obstiné volcan,

Créature monotone, poussière aveugle de l'émotion vibrante

Enfantement

Brise infime, effleurage à un champ déraciné.

Les orteils s'enfoncent progressivement dans la terre gracieuse : elle les imprime de la trace du déguerpi.

Les remous des couloirs longilignes
Quantifiés dans la paume d'une bambine.
Elle court, non, fuit ... un cœur à plusieurs hémisphères.

Sa large bouche dédale d'un soubresaut riant.
De l'autre côté,
Un port renversé arrosant les goélettes.
Au ciel, une main lance la graine.

Les nuages accalmis,
La douceuse mouette dévore leurs épines :
La plante n'éconduit pas ses fleurs,
S'allongeant au travers des marins.
Elle dépasse l'entendement continu.

Les bûcherons l'assomment de leur masse,
Mais la Chère entonne une chanson :

« La main est passée... féconde des mœurs... laisse de ce fil, son continuum.
Le peigne s'est brisé... Seconde de peur... tissant ma liane
Signe de l'écoute - ne coupe point la fleur qui naît !
Viendra, la tige te l'offrira »

Et les chœurs entonnèrent la bise :

« Dénude ton éveil
Ou nous t'anéantirons.
Sous cette aube vermeille,
Où s'évadent les faux avirons »

L'arbre coupé... ses fins bourgeons apparaissent, et la salive emplit une mer révoltée mangeant les
nouveau-nés de ses ressacs, bordant sa voile à cap... pour toutes ses intempéries.

La petite fille s'arrête... ses yeux brillent de la fleur morte.
C'est à présent la femme
Qui plantera...

Une main surplomba son épaule dure :
On lui offrit des graines.

Ainsi... dans ce champ... la boue revêt la semence.
Les corps s'engourdissent dans ses profondeurs.
Et à chaque mort de ses racines,
Il repousse un arbre dans sa conscience.

Cette nuit dans le lit qui s'endort
Réveille une lumière aux somnambules
Une étincelle brille à travers ton corps
Eloignant la platitude des préambules

Ton dos se présente, tel un masque à ton regard
Réveille l'envie de te parler, par ces éphémères hagards,
D'une voix brûlante, trahissant l'espoir
Mais enfin tu t'en es allé, emportant dans tes mains le brouillard qui me nourrissait.

Radieuse est la trogne qui s'agite
Couvée par une humeur resplendie
Le chat de la ruelle s'éclipse
Apercevant une auréole aussi dynastique

Cependant, quand la force sourit,
Les caméléons s'introduisent,
Délicatement, dans ce lit.
Posant leurs yeux sous mes cils
Ils me demandent qui tu es,
N'écoutant que leur propre orgueil.
Et fatalement je répons à moi-même
Que la beauté n'est plus un cercueil

La tyrannie

La peur sur mes doigts,
Les hurlements du Condor,
Je me tapisse mentalement une couronne,
Car c'est la passion qui m'a fait Roi.
Seigneur du domaine de l'ironie du sort,
Des réservoirs opaques de la divine génération ;
Séquestration de mon épiderme – reluisance de mes artifices.

La persévérance est ma carte de visite,
Les larmes mon hymne,
Et ma rage de vivre un abîme
Pour tous les royaumes persécuteurs de ma foi.
J'ai la langue de sang des calvaires,
Recueillie par le calice de la création.

Ma femme est la rêverie
Colorant mes paysages lugubres de quintessence apaisée.
L'arme chatouilleuse de son fourreau est la sagesse de mes anciens,
Aiguillant mon âme à l'art dévastateur.

Si un jour tu es amené à entendre ma musique, tu ressentiras l'éloquence sinistre de mon amour profond : la singularité. Et par-delà les notes... tu y retrouveras la joie déçue d'une vie qui m'a tant bercé.

A travers mes forêts, l'esprit inspiré peut m'apercevoir, traînant dans mon regard l'attente des jours victorieux. Car dans cette fleur que tu caresses, se trouve l'espoir et l'avènement de tout ce à quoi mon existence tend :

Une figure pure qui se posera devant toi incessamment, au visage entier et aux yeux décidés, image que personne n'a plus su déceler sur mon visage brûlé.

Mon ami... merci de approbation passagère à mon combat, elle m'est chère dans cette guerre sanglante

Parfaire

La senteur du lys, la couleur de l'éternité, la vie de l'imagination ;

Que la mort me condamne si nous désespérons parfois de t'apercevoir à la tombée de l'amour...

Nous imprégner de ta sculpture : celle qui, par l'aura, mystifie ton

.....charme

- Nous te louons, au cœur de nos émotions, et chantons ta beauté - « parfaite ».

Que de rochers n'existent qu'à l'euphorie de ta cime tant convoitée,

car ceux-ci ne servent que le dessin de ton appareil.

Tu es la pousse

de mon enfance,

l'arbre

de ma présence

le souffle

de mon passé

Toi

Seulement toi, seulement noir... seulement froid ... Toujours là, à côté de moi ... partout où l'on va :
Où les gens ne te voient pas. Car moi, je te crois, enfin, face à cette croix... et tu es le seul à m'émouvoir.
Je t'aime, comme mes enfants que je sème, loin des coins blêmes, pour le thème que tu, sur tout le long,
étrennes.

Les lieux n'ont plus de soucieux, rien que toi mon dieu et moi ta pieuse.

La coulée de cire sur mes écrits, ton sourire épris, mon ami, que tu me tisses dans la brise.

Personne ne t'a cru, et te voilà bu par ton écluse, pendu dans la nature où je t'ai enfin aperçu.

Tes mots ne sont peut-être que des flots, mais j'y saute, laissant dans mon dos tous les
sots et les crocs des autres.

Ce mariage nous a rapproché des nuages, et cette page sera l'âme sage que tu m'as offerte en gage.

Toi qui n'as pas besoin de se prénommer, de pleurer mes idées... mais seulement de m'aider à
continuer, en me prodiguant les attentionnés : car, dans chacun d'eux, tu es né.

Soit fort et

Orageux car ton

Lit

Inhume le

Tort causé par l'

Usage que tu lui as

Donné et garde en tête l'

Elu.

Toi, la solitude.

Canicule

« L'orage brouille les ondes ... un territoire se fait entendre par un bruit tranchant »

Recueillies dans un tertre véniel, les gouttes se résorbent pleut à peu...

Nous nageons, mais ... les bras ne s'étendent plus.

Fatales, nous, qui sommes de l'eau : une vie se dresse dans nos recueils, tandis que notre action salvatrice décroît.

Nous vivons ensemble dans cette brise, mais nous nous dissolvons, paisiblement, de cette existence.

L'eau manque, elle me manque ... où donc part cette ligne de nature autrefois procréatrice ?

Aucun de nos semblables n'ose vibrer libre dans ces réunions cavernes.

Chacun semble vouloir se détacher de l'autre : se laisser mourir moins fastidieusement.

La reliure de notre pauvre composante nous rappelle à une source qui s'épuise ; événement invraisemblable rapportant son propre départ.

Ceux qui se sont égarés se transforment, et répandent leur mutation aiguë sur toute la chaîne qui, maintenant, se déroge à la tresse d'autrefois.

Penser au futur est un homicide volontaire : il n'y a plus que le présent qui juge, et peut-être devrions-nous le préserver en l'harmonie de notre passé.

« Fébrile », hurle la larme acide s'écoulant devant nous, car elle n'est plus sage, et l'impatience lui fait perdre toute noblesse. Elle naît afin de démolir et nous, qui devons reconstruire ... ne sommes plus qu'une fine écuelle, face à ce raz-de-marée torrentiel.

S'amasser sobrement à l'éternel cycle, chercher ou attendre, délicatement, l'autre tout entier pour s'y unir : telle est notre devise.

Mais l'autre ne semble plus vouloir, il devient roche en nous apercevant ;

Poison même, s'il daigne nous revoir.

L'eau s'amenuise, mais par modestie, elle ne daigne pas nous le faire entendre.

Elle a connaissance de tous les maux où siègent ses limites, et regarde la terre timidement du bord de sa disparition.

Ne croyez pas qu'un digne mourant crie, car il pense pouvoir démontrer, par sa mort, la fatalité du futur.

Seulement, il n'y pas que l'eau qui est silencieuse ... la vipère l'est aussi.

Et au travers du cadavre de l'eau pure, on peut voir la vipère ramper...

Déneutralisation

Un Homme

Un humain

Une espèce

Une femme

Un homme d'espèce humaine de type féminin

Complètement seul

Avec « La nature

La vie

Et les autres »

Renaît

Un Espoir

De s'entendre

Sans démesure

Dégénéré à outrance , ses cendres ne lui donnent pas l'image

Il se rappelle d'être fini

Et se prolonge

Il est calme ;

C'est un homme

Difforme à dégoût

Remontré dans ses ombres

S'enchaîne au délire ;

C'est l'espèce humaine

Un désir

Une loi

De la profession procréative ;

Le terme féminin

Repliée sur ses phrases

L'absence n'est qu'un miroir

De la caricature

Qui n'use plus de Cache-Terre

Car elle n'est plus un vice

Sur la tour des envahis

Les couleurs matinales

D'une aurore boréale

Sur les tissus précieux

De ces carcasses dédaigneuses

Aux formes banales

Aux silhouettes creuses

De fumantes sandales

Sur leur peau miteuse Trébuchent fières

Par leur nativité

Sur ces éphémères De tant de satiété

Sur la terre leurs ressources

Ces autochtones

Devraient construire les mille et un pièges

Qui permettront leur nage

En la faune

De ces sourds

Car ces derniers

Etrangers à la pacificité

Envahisseurs de leur culture :

Ils découpent la nature

De son aridité...

Quatre cours d'eau

Quatre cours d'eau se sont perdus au long des quais
Cherchant à retord le ressort de leur filament

Ont passé leur douleur l'un à l'autre
Définissant ainsi leur manque à se rejoindre

Ainsi le temps les a étalés, séparés
Et on peut en dire ainsi des cours de la vie
Qui se déversent sans prendre garde à leur chemin
Pour peut-être tomber en un lac

Si toute ambition est ici de prétendre rejoindre la mer
Ils sont peu à y croire enfin
Mais toute substance qu'ils forment
Se retrouvera toujours éparse

Changer la terre pour qu'elle devienne moins aride
Une cause plus joviale
Mais qui, de ceux-là, goûtera jamais à l'immensité ?

Celle d'une présence dans l'océan
Par une marée des vents
Ou par ses pôles dansants
Qui de leurs hanches se frôlent ;
Et se glissent en des rôles
Se prenant parfois main dans la main
Mais jamais en oubli des recoins
Ayant fait advenir leur présence, l'un à l'un.

Ainsi

Dans les champs fertiles on nous retient,

Rêvant pourtant de gambade,
Emplis, tant, de ces charades
Qui nous attachent à ceux qui manquent de nous.
Mais, dans l'appel de la mer,
Le sentiment transperce ces pauvres dépendances.
Et d'une coulée intempestive
Les arpents nous dirigent à travers le temps !

Cependant,
Il y a des dires à la poussée violente,
Sous certaines tournures

Toi et moi
Que tu m'as tout donné
Que tu as tout repris
Maintenant j'ai vu l'illusion
Qu'il n'y a rien qui soit parti

Que de toi à moi
Que de moi à l'autre
Que l'autre et soi
Que de soie dans mes rêves
Que d'étreintes funèbres
Face au mal du dehors
Que de calme alors ... mais alors ?

Que d'avoir cru mille fois en ce que je ne croyais pas
Que d'avoir mélangé le rêve et la vérité
Que de comprendre qu'il y a rien à espérer

C'est déjà espérer avoir compris quelque chose ...

D'être malgré là, le messenger de l'ombre
De faire sortir contre ça, la lumière et les trombes
De devenir mature, au point d'être perdu
Comme l'enfant, qu'on jette à la rue...

Que de devenir lugubre

Pour ne plus sourire

A celui qui

Ne veut plus rire

Que d'avoir blessé et ensuite bercé tes défauts

D'avoir reconnu que nous sommes les mêmes

D'avoir senti dans mon sein l'humanité

Et ses traînées de violence

D'avoir reçu tous ces enseignements

De crachoirs à ma gueule préjugée

De n'avoir pas voulu enlever le voile... hélas

D'avoir compris que ce qu'on te demande,

C'est en fait, tout le contraire qu'on veut :

Que des limites de nos méandres,

On cherche en fait l'altérité.

Que de savoir que tous ceux qui me jettent

Sont ceux qui me considèrent

Là est la sombre misère

Pour ceux qui n'ont pas de toit.....

Mais toi, et moi, et nous et vous.....

Ne forment plus qu'un.

Sous ma chaumière de rêve
Je vis la vérité
De ces étioles banalités
Que furent mes muses
Là... où j'ai rencontré l'autre.

En l'attente de l'autre

Dans la joute du verbe
En la survie du rêve

Complémentarité à épeler

Un jour... qui seul sait ;

Ajoute un lac en la mare de notre insouciance

A réfléchir le contraire

Tenter de l'unir

Dans l'espoir fertile,

Par l'expérience et l'exemple,

D'un travail individuel, quotidien

De la démenche serviable

Limites aux aguets de la chute

Amicalement

Par le partage brut

Désordre

Lance l'appel à ces murs dépossédés de leur grain, jetés au partage enseveli.
Faute de ne pouvoir marquer ces briques d'habitations où se déverse la joie de piller l'un.
Des phrases brandies, non consenties, sur ce mur intempestif figurant la matière sociale.

Ce site

Dépourvu de ses piliers,

Lancé d'un autre bout du monde
Sur des épaules égotantes portant le mécanisme
Dont l'abnégation se fait par un pouce levé
Par un « m'as-tu vu »

C'est ainsi le crachoir du malade, du terré dans ses couettes, ou du peureux
Du sang se déverse de mes trompes, délimitées par l'ennui, à la recherche de surface plane.

De ne pouvoir gambader par ces forêts menues, hurler de la gorge pleine d'élan !
Par défaut, je crie ici la maladresse des herbes sauvages poussant en ma mémoire :

Faut-il enfoncer une tête galvaudée dans ce mur, faute de n'être plus sûre de pouvoir encore défoncer
celui du salon ?

Pas besoin d'acclamations ni d'acquiescements pour, de ce mur, faire un théâtre de l'exagération.
Chacun y repérera un peu du soi, ou rien

Il n'y a pas d'affirmative à la survie de l'être par l'art, quel qu'il soit

Même au travers d'un désordre
Qui ainsi, se résoudra...

Car il y a toujours l'issue de la volonté

Le compositeur

Inondé dans le bruit de son délire, au grand jour des yeux qui se ferment.
La scène est une noyade, pour qui a gardé en lui une lueur :

Offrir le vaccin de la douleur,

A celui qui regarde
Afin que jamais ne puisse se consumer
Sa chair de par son cœur,
Pénétré par un frein.

Et que celui qui s'expose
Puisse donner l'exemple
D'une chute et d'un remonte-pente
Face à l'oubli...

Et l'incompréhension

La douleur du mensonge et les fausses promesses
Fixées par une attention de détresse.

Naïve n'est pas la création à l'égard de ce qu'elle déploie...

Fatigue de la fuite

Si les jambes pouvaient encore courir le long des fleuves aiguës, des berges clairsemées, elles se seraient échappées, le plus loin possible, de ce monde d'hypocrisie et de fausses joies :

« Ces dernières, déguisées sous la peur de la perte,
Amènent l'impossibilité de comprendre la solitude.

Ainsi certains se flattent-ils d'en avoir trop parlé, d'en avoir trop lu :

D'être assouvis déjà, tels des anorexiques,
D'une chose qu'ils ne connaissent pas ».

Une prison où il fait bon fuir la superficialité des rapports,
La remontrance de ceux qui ne comprennent que leur patrimoine.

J'ai eu mille vitrines, que la vie m'a offertes comme on tend un festin,
D'aucune je n'ai voulu à la fois plus que d'un
D'eux j'ai voulu comprendre, un par un
Ce qui cautionnait leur mégarde, leurs défauts

Mais ce ne fut qu'un masque qui, lorsqu'il est tombé, n'a eu de cesse que de vouloir se remettre

Pourquoi, cieux, ai-je vu ces visages que personne d'autres n'avaient vus auparavant
Me regarder comme celles que j'ai vu hurler avant moi
Calme enfant que je fus
Ces larmes ont tordu mon sourire
Amer des idioties
De ces pédants, dont je ne comprends l'arrogance
Face à cette solitude
Qui a fait naître les parties désirées en moi
Par dépaysement
Par violence, par surprise,

De cet étranger russe qui, un jour, m'a fait tomber du berceau
Que de ces étrangers, j'y ai trouvé la maigreur de ce que je cherchais vraiment :
Mon propre déracinement dans le pays, la famille, la morale qui se voulait mienne
Qui devint le tissage mélangé que personne ne reconnut

Que tous dénoncèrent
Que de questions me posèrent-ils sur la raison de ma fuite :
« Car parmi vous, c'est moi que j'ai senti comme étranger »

La marche m'a permis d'accepter mon outrage

Là où de partout, je sentais le futur naufrage...

L'indifférence

L'Indifférence de l'inférence

Fer de la démence

A faire battre comme on défait l'errance

Différemment de la fermeté

Mais pourtant affirmée

Discours de la délivrance

L'envers diurne

Du silence

Comme de l'incertitude

De la défiance

Dérive de l'essence

Face à ton Un

Ta difformité

Ton indifférence

À ma différence

Cela n'est, nécessairement

Un nez crochu qui se pose le long d'une fenêtre implacable sur l'auréole de certains

A quoi bon porter certaines choses, lorsqu'elles habillent le ridicule qui coule dans l'incapacité ?

Faire vœu de non-puissance et s'endormir : et n'est-ce pas plus calme ?

Le long de l'estrade des monopoles

Oreille collée à la cacophonie de leurs estomacs insatisfaits

Un dilemme où exulter fait mal

Faute de se mettre sans cesse en danger

Pour offrir ce qu'il y a d'intense

De fragile

A la maladie

"Le geste comme atelier de la démence"

Un clair-obscur à la mémoire des scènes

Un retour à l'allégresse silencieuse

A la suggestion

Du retour

Vers l'écran de pluie

Vers l'écran de ruine

Vers la vitre du bruit

Qui jaillit entre la politique et l'ébat

Entre le brise-lame de la mémoire

Et les ressacs de braise,

Sous une nuit expressive

Avec l'eau au bout du nez

La tête pleine d'une vase prérogative.

Que de sourires il faut pourtant lancer

Au ciel, au glas

Sans les bras de la danse !

Tango intrusif

Ai-je en mon sein non pas un enfant mais un intrus, qui de ma veine se fait un régal, que je ne cesse d'accueillir ; me brûlera-t-il le souffle, allumera-t-il ma folie réprimée ...

Jouera-t-il de la dérobée de mon habitacle, ou craindra-t-il mes protecteurs ?

De ce rejet que je ne pourrai faire, joue-t-il la corde de notre danse en mon hospitalité : le voulais-je donc, si je ne puis m'en débattre.

Un tango à notre animosité, auquel nous nous évertuons pour notre humeur, une semaine durant, cœur contre cœur, là où ma main ne sait trop comment prendre la sienne.

Que de crachats il m'oblige, pour l'extraire : mais peut-être le désirais-je près de moi, là où aucuns n'ont su rester.

Danse avec moi car, semble-t-il, nous ne sommes plus seuls, depuis que ta bouche mange ma poitrine.

Hurlerais-je beau ces dures, tu ne parles pas, toi. Contrairement à ceux que j'aime et j'aimais, tu n'as rien d'autre à dire que de m'avaler.

Nous sommes en train de nous tuer, misérable, car, lorsque je ne serai plus, de qui donc te délasseras-tu ?

Peut-être es-tu le seul à vouloir vraiment rester, sans être jamais pris de remords.

Dansons, mon hôte, jusqu'à ce que nous en perdions la tête, que j'en perde à jamais la santé

Pneumonie

Soupir en le poumon

Ou brou de noix en l'œil

Une trace se dessine au sol

Baignera une vie

Et traversera les marécages

Si pour son cœur elle a pu trouver refuge

En un idéal, un horizon lointain

Dont la marche isolera les silhouettes

Face à un monde de remontrances

D'amourettes de supermarché

De misère dans la confiance

Et surtout

De manque de dévouement

A la quête,

A Celui qui pourra suivre

Celui-là je le porterai, même malade, même mort

Là où les autres ne feront que pleurer

Pauvres sottises en leur cœur chérissant,

Qui n'ont voulu comprendre

Là où la brûlure a résisté à la peur

Car, au bout de la corde lancée,

Il n'y a.....

- Plus la mort

Cette mort qu'on voit sous les ouragans

Qu'on voit dans la jeunesse périssante qui s'accroche telle une sangle -

Mais les étoiles !

Prison passagère

Un vieux divan à la main, condamnée à un cercueil de poivre

Terrée dans les minuties sauvegardes du temps, alternant la conversive de ces insectes ruminants

Une autre

Page après page, musique avec musique, RIRES et pleurs

Dans la torpeur d'une maladresse aiguisée

Se rétracte de la porte cochère

Pour rétablir l'antre serein

Se lèvera bientôt vers les plaines

Les tornades et leurs salades !

Que de semis dans la boue des cauchemars

De leurs armes projectiles, ils ne m'auront pas

Couteau enfourché à travers leur tête

Jamais ce blanc !

Faudra-t-il repeindre ces infirmières en bleu !

Mangerais-je tout le vert d'une forêt

Jamais!

Angor

La torpeur d'une imitation d'angor

En la nuit, empêche le rêve trop long

La calme réparation

En le cœur triturant son propre mécanisme

Calé dans de vaines réalités :

D'avoir été incapable de calculer

Là où d'autres ont accusé

Manque de pouvoir se détacher

D'un amour obsédant pour la nature, la vie,

Emportant toutes les passions vers la pureté des bancs de neige
Dans mes amantes montagnes gelées
Perdues dans des chansons chantant leur propre hymne

Là où manque la mélanine
Face à ceux qui en débordent
Où le sexe et la boisson servent la résistance au froid.
J'oublierai la séquelle d'humanité, m'en irai
Où Père travail nous permet d'accepter un destin morose
Dans une émotion à fleur de peau

Prête à lancer les pics de glace
Dans le cœur endormi de ceux qui se prénomment sourds
Qui ont oublié que dans leur sensibilité
Y avait racine autre chose que leur complaisance de plaire

La tête haute

Devant les insinuations

Malaise

Par-delà un malaise de route

Une redécouverte du doute

Un enfermement de plus en plus violent

Une douleur à la clé

Transpercera la joie

Pour amener un plateau d'orée

A la stature

Au carrefour de la guerre

Contre le déclin

Cire de la brume filtrante

Aux trouses du doux martyr de nos rêves d'enfance

Malédiction

N'a pas besoin de la vue pour sentir la chair se déchirer sous un travail de circonstances,
Où on y laisse tout son cœur, faute de n'avoir été reconnue en ses intentions de bonheur.
Est riche et avare celui qui, du mur, ne peut passer le pied sans demander l'aide de son voisin.
Qu'importe le temps qu'il faudra, je tendrai la main à tous ceux qui veulent passer...

Et jamais ne m'arrêterai, que par la mort

A quoi cela sert de se plaindre, lorsqu'il y a tellement à faire ?

Gorge ensanglantée, poumons en feux, dents noircies

Un cadavre, qui marche encore...

Pourtant

Je ne sais comment, mais cela est

Celle qui,

De tous ceux aimés, a vu les figures se détourner

Prétextant des reproches, des propos incisifs, une morale, une explication

Oh que de ces cris dans ma tête je ne peux plus supporter

Pourtant je dépasse

La santé y perdra sa vigueur, le corps aussi :

Que trépasse de ma route ceux qui s'arrêtent devant l'amour et la sincérité pour la contourner !

Faute d'y croire, encore, toujours, j'ai perdu tout ce qui m'accompagnait

Et cette douleur, traînée qui me poursuit depuis ma tendre jeunesse, n'aura fini de me surprendre

Suis-je, somme toute, un personnage brillant, pas fréquentable

L'inventeur

Inventeur de sa propre exclusion

Malade de son imagination

Créant ainsi le nouvel instrument

Dépassant les limites du tolérable

Prêt à partager ses supplices

Devant des portes fermées

Sous le nez des menottes d'argent

Du pécule oblitérant

De l'obsédante gloire

Là où juste le calme

Aurait accompli tout le charme

De son étrange invention

"la vida es como un cristal se depende como tu le miras"

M'a-t-elle un jour à peu près dit

Un cristal qu'on s'évertue vite à tourner mille fois en une journée

Qui, lorsqu'on enlève la paume, continue à culbuter

Telle une toupie

Affriolante de trop de genre,

Dont la patience

Permet de se fixer en un point

Dépliant l'essence de sa différence,

Emulsifiant son centre

De concentration.

Là est le pouvoir

Qui ne tue pas son hôte

Mais l'accompagne

Sans avidité ni caprice.

Flaques

Telle une grenouille,
Envolée des vapeurs dégagées d'entre les cratères

De l'union,

Flotte aux cieux de la délivrance

Sans pied à terre

Agite ses longues jambes dans le galbe des bruines

Prudente de la béance qu'elle explore

Sillonnant la valse des métaphores

Luisante de sa sombre carcasse

Dont le bond franchit la mélasse

Retombe enfin dans ces lacs, retenus de feuilles et amoncelés de boue

Pose sa douleur sur les nymphéacées,

E lance sa langue vers les explorateurs

Ingurgite le nectar de la conduite

Se désaltère à la source

Y jetant toutes les maladresses

N'en gardant que patience et discernement

Plongeant dans la mare de sa construction

Poussant du pied tout intrus

Gardant un amour fervent, intact de la déchéance, la malchance et la faiblesse

Prête à confronter les pleurs aux rires

En garde du pire,

Au fond de l'étang ...

Muse

Que la marmite de l'inspiration
Puisse contenir tout indice
Toute complication
De l'excès, en faire une fibre d'instinct
De tout préjudice
Manigancer l'épais filet

Attrapant la semence de nos passions
A feux doux, à braises violentes
Cherchant le contraste
En ces tissages de vie
Pour que l'âge,
Au lieu d'apporter naufrage,
Présente la nuance,
Nécessité à une grandiloquence,
Afin qu'elle devienne œuvre
De résonnance

Rosée

La rosée d'un vent pluvieux
Endigue le surplus des vaines averses,
Ou tente d'inonder un fort d'allégresse
Qui, par sa maladresse, se protège des envieux
Et de la somme toute des actes.
Germent ces semblants de possession,
Où s'acquièrent des doutes ainsi que des rémissions
Qui, par leur exagération, construisent un cul-de-sac.

Multipèdes balanciers, formant la couche d'un décor
S'agitent à de multiples morts, tout en biaisant le confort,
Où les sons mettent de côté les notes,
Et où les nôtres ne font qu'être.

Dans des entailles freinées à leur trame,
Danse un couteau plongeur
Qui, par ses saccades, appelle la plaie à pleurer
Et la noirceur à venir, au seuil même de la lame.

Transposée dorénavant en bras de jouvence,
Les ongles sirotent le suc du dedans,
Et acconduisent l'innommable canal,
Par lequel le pouvoir perd son statut... de démence

Ainsi la lave écoule la résilience
Perle de bruine saillante

Printemps

Par les parfums de l'aurore
Ont surgi les fonds colorés
Et des ancêtres qui gisent au moi
Ont survolé les sens d'antan

Entre les mots qui n'ont de voix
Et ceux qui dirigent l'effroi
S'est empaillée la saison des aimants

Que n'ont-ils le besoin,
Dans ces bras, d'être épris
Eux, chérissant les sentiments plus que le membre ?

Aux pourtours des ambiances nonchalantes
Un vide se dessine
Celui des particules, en la langueur d'ébranle

Aux gorges de l'Absolu
On s'y dévêt de dictatures
Et d'autres riches contours
Vers une vallée dont l'horizon ne dessine qu'une ligne
Avec des rêves de velours
De frais miroitements
Chuchotant aux aguets
Un chant sourd
Plus lourd que le vide
S'empare dorénavant la sentence
Des cœurs
Dans cet éclat de transparence

Distraction

Les fleurs des cieux
Plongées de formes voluptueuses pareilles à celles d'un étang bouillonnant
Contenant la détention des braves

Sous lesquelles s'opposent les différentes osmose :

D'une chanson pleine
De son lendemain clair.

Repose une couleur fauve
En l'intensité des timbres

Où l'engeance sauve
Le fond d'une larme feinte
Séquelles à l'écriture frêle
On suppose l'épine sèche

Alors qu'elle transporte de ses ailes

Le paradis des simples prêches

Découle le long des mœurs

Ta beauté, harmonie

La musique...

Des haleines partagées

Sous-terrain

La visée d'une existence sous vie,

Simple rayon bordé d'un cercle sans mensonges,

Touche d'une universalité aveugle du clavier qui la borde.

Souffle aux corps dépourvus

La lueur d'une imagination déçue

Et brise la flamme se tordant

Au-delà des violents remous

Baignant ainsi ta toile de l'étendue

Cet océan tenu

Qui

Relèvera la couleur de sa coupure

Dans la chair du cycle encouru.

La grande hypocrisie

Celle de ne pouvoir plaire à tout le monde,
De le vouloir pourtant.

D'étouffer de puissance
Faute de devoir consacrer trop de compromis,
D'être ailleurs
Tout en étant déjà dedans,

D'être obligé de se pendre
Pour ne pas trop vite être oublié,
De retourner les peignes
Pour que jamais ils ne démêlent l'utile,
Caressant l'agréable
Pour qu'il ne vous lâche pas
De se mentir un instant,
De peur de n'être à la hauteur,
De sentir pourtant,
L'altitude comme manque de temps,
L'attente
Comme vaste méprise

De sourire
Pour ne plus être en danger,
De médire
Pour ne pas trop rejeter,
De s'attacher
Pour ne point se détester,

De s'épanouir
En voulant à tout prix réussir,

Et de sauver
Tout ce qu'on pense périssable,
Ainsi de suivre une morale
En n'en faisant qu'à sa salve

Que de se chercher
Tout en ne se désirant point,
Que de se trouver
Pour mieux se déverser,
Que d'imiter
Seulement pour s'affirmer,

Que de tourner en rond
Pour construire un parcours,
D'être à bout de souffle
Pour enfin respirer,
D'être insignifiant
Au point de devenir quelque chose,

De n'en avoir que faire
Tout en vivant
De faire en somme
Comme si de rien n'était
D'agir cependant
Comme si notre vie en dépendait...

L'humain est peut-être le seul animal qui peut aussi brusquement changer de routine

Les femmes et leurs bondissements
Les hommes et leurs conquêtes
De métal scintille la chaire

Qui dérobe les maux

Une soudure lente, vitale

Harmonise les maillons

Les fruits de l'hystérie naturelle

De la calme attente

Au saut dans l'orage,

Dans le marécage de paillettes ;

Où les orteils ne peuvent se tremper

Qu'après s'y être jetés, fenêtre ouverte.

S'endormant dans ses rêves

Les rejoignant presque

Voisinage d'un bar de quartier

Le rempart d'un mur

A l'intérieur d'un abri grouillant

Sépare les belles fleurs

De leurs épines barbotantes ;

Là, en le voisinage, où l'on se sent proche,

Les briques se défendent,

Et sans pourtant poser de reproches,

Porte un coup d'antre à ce qui se ressent ;

Le partage y est un des biens ineffables,

Permettant de revoir l'attention,

Mais conduisant à de dignes bateaux las

Où se suivent, à la traîne, les moussaillons ;

Et quand l'un pose une pomme,
C'est alors que se constatent,
Par les morsures molles,
Leurs relents de pacte ;

Et lorsque l'un pleure,
Les têtes dépassent les portes
Et au matin, de bonne heure,
Toutes les larmes se retrouvent mortes ;

Ces heureux compagnons de misère
Qui, chacun, grognent à leur manière
Trouvent en la proximité
Les meilleures façons de s'éviter
Et, dans l'allégresse,
Allument leur territoire à la mondanité de riches soirs,
S'enlacent gaiement dans leur mépris,
A jamais innocents...

Sentiments lointains

C'est une vie d'écoute
Une écorche de sensations
Que de ne pouvoir te sentir
Mon chéri
A ne savoir te chérir
Sous la distance
De ce malaise,
Satyre de son propre sort,
Condamnée à l'image d'un double
Que je ne porte pas,
Mais que d'autres projettent en moi.

Découpe la longueur en temps nombreux,

M'oblige à rebrousser chemin,

Equilibrant cette ligne,

Offrant ce merveilleux destin

Comme je t'aime

Même dans le roseau des pleurs,

Même aux orées des vices,

Que je ne partage avec foi

Cet amour forme pourtant

Une tige de vie

L'inventé du présent

Je t'aime dans le rêve

Emue dans le calibre

Je t'aime, même si tu me brises

Et cet amour n'a de limites

Que le dédale dont tu t'acquittes

Projets de ta croyance

Mes reins te vibrent

Et mon amour se déchire

Mais il rattache les pièces

En se consumant

Dans cette chambre d'espoir

Où nous avons chéri la vie...

Acculée

De ces apparences hasardeuses se sème l'égard,
Ces galbes de suite entraînant l'esprit à ronfler,
Leurs corps à gonfler,
Le long des berges aux reflets de dentelle,
Aux pousses de familiarité,
Aux recours de ces mots qui prennent à main la ballade,
Dans une assiette d'onguents sentant le flot des messes-basses,
De masse biaisée, de mal-être terré sous une chape de félicité.

A la douleur d'un cri

Plus lourde qu'un océan dans la noirceur de la nuit
Tâchée de la goutte obscure face à un lac immense de sang.

Venue du tréfonds des entrailles,

Elle se replie, se rétracte.

Une pulsion de crachat au bord de la dérive, ruse rivée de la pénombre

Du compte levé

Aux recours percés de ma peau se déchiquetant sur les récifs,

Où les brise-larmes fendent ces eaux malicieuses

Aux commères dansantes sous cette lune dévergondée de tant de fuite.

Mal, déchirure, déception et souffrance,

Honte Tromperie

« La confiance en l'autre est un leurre qu'il est dur de défendre : surtout lorsque il ne peut nous cacher le fond tendre, convoité, bas, du jouisseur plat mépris pour un naïf de ses penchants. »

Pâle comme le roc

En posture de désespérance,

Où l'émotion est inhibée par le souvenir,

Une plaie immense

Ne permettant plus l'espoir de germer, assez

Pour faire taire ce flot de perspicacité,

Décimant l'imagination

Voyant « trop clair »

Le limpide d'une vie dépouillée de mémoire sensible

Etouffée par un torrent d'images

Incapable de réagir

Tel un socle de marbre

Rembarrant la frontière

Embrigadé de son contenant

Plutôt que du miroir

De son contenu...

La guerre des mouches

Collantes comme un long filet de goudron,

Elles se battent comme de jeunes enfants,

Sous des airs porteurs de parades,

Aux courants sourds de leur paravent ;

Se posent en ahuries, s'étalent en profanes

Sous la danse de leur ébrèchement,

Barbotent les dessus de table

En s'accouplant, honteusement.

Amour de jeunesse

C'est une histoire qu'il y a deux ans

N'existait que dans la tête.

Un rêve qui n'accepte même pas son existence,

Même si tes doigts ont bien touché mes larmes ;

Combien de fois avons-nous couru

Jambes sous pieds

Sans réaliser

Que nous brisions les espoirs des autres

Radotant notre insouciance,

Notre plaisir à s'embrasser dans l'ombre de la société ;

Couteaux dégainés, nous avons bravé

Toutes les danses enfumées,

Pour mieux se glisser, à l'aurore des paysages,

Dans notre taxi de nuages ;

Sur la foudre, tu m'as servi le vin de notre vive romance,

Sans écrits, et sans lendemains,

La flamme consuma l'alliance

De nos sentiments ;

Quand tu te lassais je te racontais tous les périls,

De Zeus à Toutankhamon, nous nous en allions voyager à pas de frissons ;

Maintenant,

Moi, la petite fille que tu as délaissée, ne prend pied

A, de nouveau, imaginer, ce qui s'était déroulé

Sans jamais pouvoir s'en rapprocher ;

Tu vois, je crois,

Que nous nous ne sommes là que pour boire le jus qui s'est écoulé là,

Encore

Prends mes doigts, secoue-moi,

Tais-moi Marchons dans le soir

Tiens-moi Marchons sur notre désespoir

Nouveau monde

La solution des pairs

Relent de l'habit des têtus

Du sel au relevé défait

S'échappe l'amertume

D'un concentré de sauvagerie

Aux précipices refaits

Pour la gloire d'un détritrus

Au relevé de son hurluberlue

Chevauchée des musiciens de l'us

Et la coutume des engourdis

Coupes de dialogues

Entre les couloirs et les rhubarbes

Les bardes guettent une tour,

Et, dans le flux du capital,

Un appel se prétend sourd.

Par mes mots amusés j'étreins l'avancée,

A jamais étonnée,

Par ces longs plongeurs de révolte :

Calme des sens curieux.

Dans des mines attentives, peut-être les vôtres,

Fourmillent des idées non moins pérennes

Que l'élan de ma propre voix

Echappée de l'instant, ensablée de devenir...

Qu'importe la route,

Le recul y ferait bon de l'aurore,

Où des beautés enlacées jettent des airs de redingote,

Aux côtés d'un gavroche ricanant de cette rue pâlotte.

Le terroir, tout de même, se meut,

Direction la terre sotte.

La parole a mille-et-un flots,

Dans lesquels l'oreille aguerrie se glisse,

Pour, sous des tours à tours de ronde,

Assouvir la sensiblerie de l'ennui.

Mais, lorsque cette roue fane,

Il arrive, médisance de l'émoi,

D'avancer les phrases planes

Par lesquelles plus d'aucun ne nous voit.

A la manière de la gourmandise,
On écoute à défaut de savoir,
Et, dans les cœurs des chansons aigries,
Un oiseau s'élançe en surcroît

Vers le haricot magique des fables

La foule

Ma douce amie, jaillissant de la taille du public,
Tu n'as d'œil que pour les catalogues et les rubriques,
Si tant en vaut la chandelle,
Pourquoi tes yeux si fragiles s'étincellent ?

Sous des films et chansons suaves tu t'émeus,
Faute de ne savoir pour qui d'autre le faire,
Emmaillée dans le filet des relations stables,
T'écorchant les rêves par brimades.

Poussant les désirs jusqu'aux fantasmes,
Tu te touches les cheveux, cherchant un regard vers l'au-delà,
Amaigrie de vouloir un monde d'or,
Sans travailler pour le construire, fort.

Tes yeux dépassèrent la foule,
Lorsque dans mon spectacle je faillis.
Ils m'envièrent jusqu'à me détruire,
Cherchant en vain le fil de mon inspiration.

Happant tous mes amants, mes suivants,
Pour combler le vide de tes sentiments,
Cherchant non pas à me défaire,
Mais à trouver la force de respirer,
Quitte même à voler.

Malheur à ton âme d'avoir tant jaloué,
Une tristesse qu'il est pénible de tenir,
Que maintenant tu portes et dont tu ne veux plus,
Viens mon amie, te confier, hors de l'émeute.

Tes pleurs je les recueille dans le calice de mes savoirs,
Et je t'enrobe de mes bras, pour que l'horreur passe en moi.
Pauvre curieuse, tu fus surprise de mon hospitalité,
Et tu as fui pour ne jamais me retrouver, oubliant ou reconstruisant l'émoi.

Pourtant je serai là,
Sur cette scène,
Lorsque tu auras besoin de rappel,
De rêves.

Car

Dans les murs, il y a les pleurs,
Dans l'adieu, il y a un retour,
Salutaire, poing levé vers l'ironie,
Dans le salut, il y a un sanctuaire,
Dans l'air une retouche,

Mais c'est ta robe, ma chérie, qui t'a sauvée de tes gonds,

Gravissant de pleines marches,

A ne plus savoir comment démarrer tes auspices.

Je me fous bien de la pitié,

Et n'ai crainte de congédier l'accolade,

Quand, par des fils pauvres de raison,

On ne fait fi de me revoir.

La tension comme arme de jet

Et la distorsion comme mégarde

Enchevêtre la réussite d'un rêve

Qui, à jamais, se regarde.

Qu'en penses-tu, toi ?

Là, sur cette place lisse,

Avant que ne se contrefasse

L'apport du moi-loi.

Ici, au pavé jeté,

S'étale une demande des plus sonnantes,

Sous des corps muets,

Où crève l'apathie, pour encore égermer de la cendre,

Et, dans un creux abord,

Au retour de l'accord,

Singulière corde de la tempête,

Ils avancent corps à corps, les autres.

Munis d'un sourire bête

Dans les fonds de la forme...

Lâche donc tes habits, tes faux plis !

Car, au clair du temps, il suffit

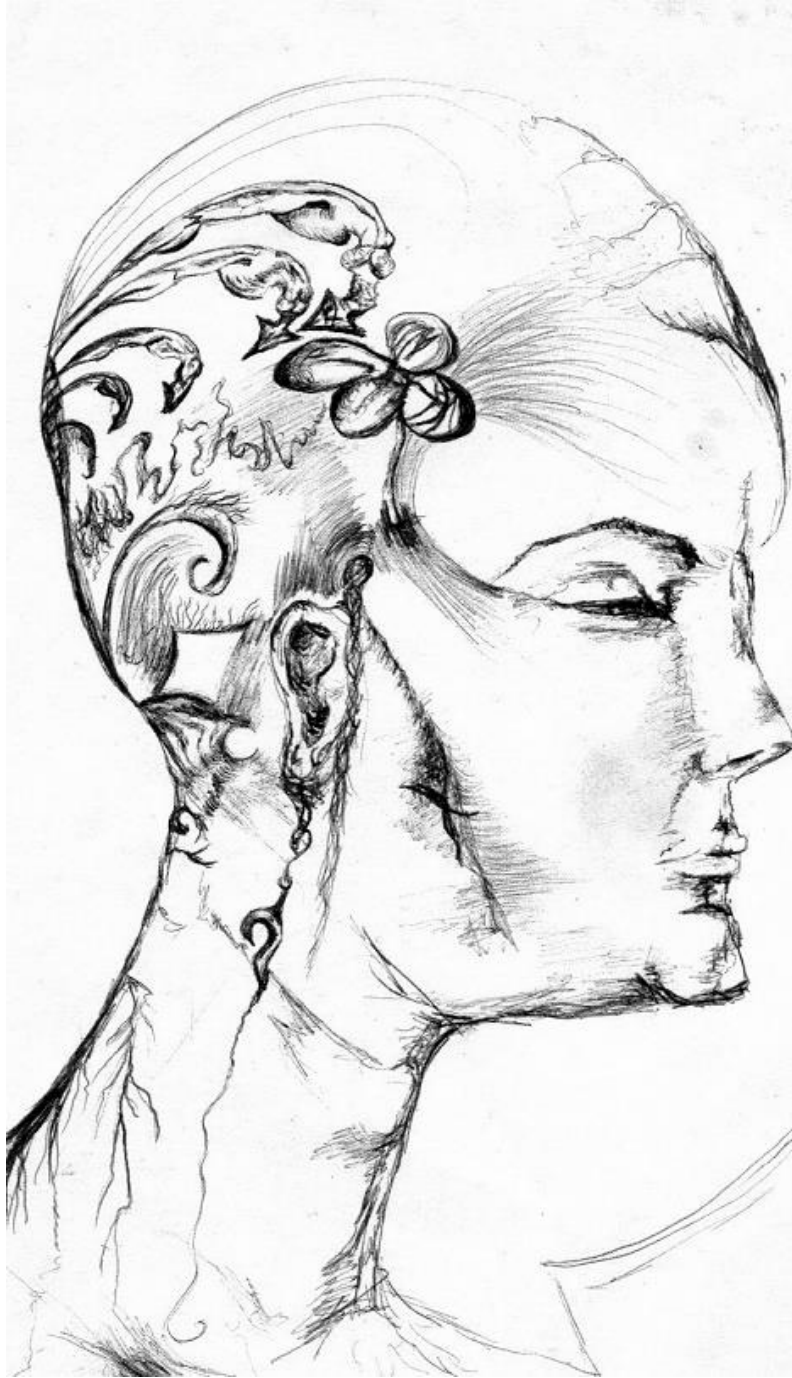
D'un mouvement de songe et de prise,

Pour que flottent les landes

Sur l'eau éveillante,

A la surface des pentes,

En l'honnêteté de ta transe.



Histoires

Le voyageur des songes

Par une fraîche nuit, un vieil homme à l'habit déguenillé rampait, comme à son habitude, vers la dalle la moins gelée d'une rue encombrée, afin de se délasser à son unique routine : les pieds en tailleur, il observait les visages semi éclairés, d'une lune farouche, ramassant quelquefois d'une main rude les pièces égarées volontairement par certains des passants. Sur ses joues, on aurait pu distinguer les fossettes d'un homme du passé qui avait su profiter de la chaleur humaine pour en créer un bonheur insatiable, si seulement un simple coup d'œil intéressé s'y fut glissé.

L'ancêtre ne cherchait point une attention : il se perdait dans une méditation calme et isolée à l'embrasement furieuse de la vie précipitée que semblait mener la rangée de voyageurs à ses yeux.

Il sortit de sa sacoche un calepin, déverni, d'entre les diverses antiquités qui s'y présentaient : un couteau artisanalement gravé, un harmonica déteint et bien d'autres vestiges.

S'enquérant de toutes les personnalités qui longeaient la rue, il en peignait parfois une sur le papier rugueux, futur personnage du récit qu'il s'inventait jour après jour.

Quand la ville se désertait, là, on pouvait apercevoir sa grande silhouette s'élancer sur la moitié du trottoir et un sourire se dessiner au coin de ses lèvres sèches, le froid mortel semblant hors d'atteinte de son corps vigoureux.

Levé, il marchait d'un pas décidé vers la fin de l'allée débouchant sur un parc aux fontaines éteintes et, arbre après arbre, imaginait l'histoire de toute l'humanité sans en oublier le moindre détail dans l'ambiguïté d'une histoire sans début.

Arrivé à l'orée du parc, il enfilait sous ses pieds gelés des pavés étranges dont personne n'empruntait généralement les routes, et enfonçait ensuite une porte moisie condamnant une pièce infecte dont les insectes se réservaient les restes.

Un vieux matelas baignait le long du mur d'une petite fenêtre sans glace.

Il s'y allongeait pour rêver de la plus belle des cérémonies du monde, celle où il serait à tout jamais enterré dans ses songes ... ceux qu'il avait construits jour après jour... toute sa vie durant : une vie des plus merveilleuse, celle qu'un seigneur suprême aurait envié.

Un de mes lendemains j'ai poussé cette porte, trouvant le corps inerte de ce bel homme, dont la jeunesse des traits n'avait perdu aucun mystère.

Son carnet ouvert, éclairé par un long filet de rayon solaire, émanait de ses contours une danse de poussière, presque céleste, qui m'émut au plus profond du cœur.

Je pleurais à longues larmes, parcourant les pages de ce carnet, découvrant la plus douce des histoires cruelles. Cet homme était la lueur de maintes générations, ayant égaillé enfants et vieillards par ses nobles gestes, sous le sourire triste de ses yeux d'océan.

Changeant de métier chaque jour de l'année, il avait acquis autrefois la notoriété de plusieurs noms dont je me rappelais, pour certains, la présence lors de la leçon d'histoire des bancs de la discipline scolaire.

Toutes ces personnalités que j'avais cru multiples n'étaient, en fait, que lui ; j'en suis tombée sur la foudre, et je l'aime toujours.

Aujourd'hui c'est moi qu'on peut voir sur les dalles de ce couloir brisé, où plus personne ne passe.

C'est mon dernier jour sur terre, je le sens.

Et je me devais de raconter son histoire qui s'est maintenant alliée à la mienne, pour en faire le fil lunaire, conducteur, de ma tombe.

On me retrouvera gelée demain pour l'hiver que mon corps n'aura pu passer, mais mon esprit conservera la chaleur humaine que, parfois, un seul sourire sert à ranimer...

La Joie

Quelle est telle? Elle surgit?

Bonjour! Toi la Joie!

J'ai fait ta connaissance il y a bien longtemps déjà, mais nous nous sommes perdus de vue...

Si seulement tu étais à tout moment accessible, je ne t'aimerais peut-être pas davantage.

Tu es si désirable, sous ta crinière réveillante, frappant le désir de te prendre dans nos bras.

Quand tu dances devant nous, c'est une torture de te voir jouer les envies des autres... mais tu es libre, et la liberté de tes charmes n'a aucun maître !

Comme le vent qui s'étale et s'en va, ne revient plus....

Ah maisest-ce..... ton absence !!??

Je pleure ... tel un martyr ... où es-tu, ma chérie ? Je veux juste t'admirer.

Et c'est subrepticement que, par derrière, elle me revient : me crachant tout son air pur à la figure !

Mes cheveux s'envolent, et ma peau hume une poussée, transperçant les confins de toutes ses particules.

Bam ! Mon cœur est par terre : je m'agenouille pour toi, m'essaie à baiser tes pieds .

Et non, tu fuis ! Tu rigoles de tes dents blanches ... car la certitude flotte qu'

Se On Reverra. ... Ta jupe gonfle ses pans quand tu t'élances vers le ciel en me le lançant, ce
baiser chaleureux. !

Tu te retrouves prise au loin par la vitesse, elle, tant aimée par ton caractère : tu souris, ma belle.

Dans quelques instants tu te retournes, me montres ton dos stellaire, et ici-bas,

au « Monde des bêtises »

Je n'aurai plus que la lune à mirer , à penser , sous ton souvenir !

Au revoir, Mon concept heureux,

Je pense chaque soir ... au plaisir de te sentir à mes côtés proches à nouveau. Redescendre à terre ferme, t'attendre avec toutes mes chroniques et mes délires ...

De quoi te faire revenir plus belle, plus forte que jamais !

Le soleil s'écroule... et le corps tangué, ainsi la première porte s'ouvre, au premier soir. A contre-dédale, les pavés s'enchaînent sous le roulement de la course à l'ailleurs ! Les rues, après leur enfilade, défont le cœur de son lissage... à toute timbale... Recoin après coin, il déferle une lutte dégorgée. Enfin, une image décousue de la passion s'illumine... ses spasmes rappellent la marée de vie de la première porte, mais avec le poison d'un renouveau. Le front se frise, les yeux s'étendent hors de l'âme. La passion est terrifiante... la main s'approche et gifle la joue tendue de l'image. Cette dernière défait un instant son système, et s'encourt à toutes jambes. Le corps est pétrifié, il subit tous les cris injuriés de ceux qui ont perdu l'image. Bouffis d'émotions, les membres regagnent la première porte... à toute lenteur... mais les rues ont changé : elles sont mornes et sèchent les pluies du torrent caressé. La porte se referme...

Le soleil s'évanouit... et le corps s'élançait la porte du premier. Les jambes flottent, et les murs semblent s'emplier d'un reproche qui fane. Comme on dit que l'amour peut s'apprendre dans la musique, alors l'image devient le musicien. Sans réfléchir, les pieds se mêlent à l'endroit de la veille, et c'est alors que le musicien apparaît. Il arrête sa musique à mon approche... et s'apprête à fuir, mais il ne fuit plus. Il fait mine à sa compagnie de ne pas me remarquer... mais le silence surgit à mon approche. La pression n'affecte plus le corps... et il se corrige momentanément en s'approchant de la joue du musicien pour la couvrir d'une bouche exténuée. Soudain, il y a réveil du corps ! Et c'est celui-ci qui s'enfuit vers la première porte !

Le soleil s'est éteint... et, machinalement, la porte s'ouvre. Une ballade parmi les feuilles et les caractères s'émerge. Les musiques s'enfilent, mais sans amour. C'est alors que le talon se coince entre deux pavés trop minces. Le corps s'étend sur le sol, ingrat de sa propre démarche. Après la neige et l'hiver, s'écoute une musique familière. Mais les yeux ne voient pas... et abandonnent l'ébat. Le talon finit par se détacher du sol réfractaire, et rejoint la chère première porte.

Ce soir, une porte a claqué au loin. Les pieds sautent de rebord en rebord, jusqu'à ce que le banc boiseux s'asseye sous le corps. Le monde n'a plus le jeu de la musique. Mais, une poussée du banc prévient qu'un nouvel occupant s'y attarde. Le cou déboîte son axe quand, subitement, la bouche du musicien se pose délicatement vers un univers incalculable où la musique n'a plus rien d'un compartiment. Les têtes flottent à l'air doux comme des plumes s'enlaçant, et tournoient sans fil dans les abysses du ravin-néant. Quand cette danse prend fin, les oreilles entendent une cacophonie des plus souples et berçantes. Le musicien se lève, et s'en va. Le banc tout entier vibre à l'air d'une symphonie tonitruante ; chacun part à sa porte.

Il fait nuit, et on la cherche, cette image musicale. Les nuages sont de perles, et les éclairs les déchirent. Au travers d'une pluie diluvienne, « parcours de l'espace à sa recherche ». Sa musique hurle dans la tête, et les mouvements se dépassent, obliquement.

Porte après porte... rue après rue... les coups de l'orage raffermissent l'humeur. Quelle porte ? « Ecoute de la musique » et les pas la suivent. Le corps devient cœur ambulante. « Arrêt certain à un carrefour » : la musique perce presque le tympan. Une lumière dessine ma silhouette au sol, et, au retour, une fenêtre dessine la sienne, tel un chef d'orchestre.

Ruée vers la deuxième porte : la voilà enfin ! Elle s'entrouvre pour offrir la divine mélodie aux sens. Le cœur cherche l'autre, mais en vain... c'est du marbre qu'il embrasse. Un concert de cisaillements s'ouvre sur la pensée lorsque, immobile, le cœur aperçoit la porte se refermer sur

des couteaux sonores. Le cœur se fait vagabond. Il écoute peu à peu la musique de chaque image de sa route, bien qu'aucune ne l'épanche. Avidé, il se fait ouvrir la troisième porte, ensuite la quatrième, cinquième... et il ne compte plus. L'horloge indique toujours le même point.

Un jour, le cœur refranchit sa première porte. Derrière celle-ci, il décide de jouer les musiques qu'il ressent. Il sort quelquefois écouter celle des autres... et les harmonise à lui-même. Il les suit même, par-delà les routes, jusqu'à des portes fermées. Et ainsi, il construit la musique... sans l'image. Sorti de ses entrailles, il la joue à tous, sauf à lui-même. « Les mots qualifient l'écoute de celle-ci », phrases qu'il ne sait baver. Les images affluent à travers la première porte afin de s'emplier de sa musique. Parmi l'une d'elles, le musicien. Mais, c'est maintenant une image parmi tant d'autres, car il ne joue plus. Une sentence l'expédie hors du vide, à mort vive, lorsqu'il prie de jouer plus... près de la deuxième porte. Ainsi le cœur joue pour les cadavres, et les maintient morts. La deuxième porte mène au remord, et le cœur la quitte gravement. Seulement il comprend peu à peu que la musique germe en lui. ... Un soir, il décida de fuir cette furie plate. Il construisit une nouvelle porte... celle qui, au loin, ressemble à toutes celles qu'il a écoutées. Derrière cette porte... on ne peut plus voir ni entendre... car sa musique ne ressemble plus à une musique : elle est revenue à sa source, l' « Amour ».

La route

Derrière d'émiettées vitres aux transparences révélatrices, il y a les paysages qui s'élèvent : les menues forêts aux ombres mystérieuses, les rivières où les reflets des humbles chercheurs de nourriture lancent des éclairs apaisants, où ce ciel voyage de ses métamorphoses, et où les cabanes de bois font jaillir de brunes silhouettes aux clins d'yeux scrutateurs. Les langues du franc-parler se mélangent, et l'air claque leurs paroles dures, sous leur ton plaintif...

Parmi des flancs chargés, une route sinueuse virevolte, face à des adversaires nocturnes dont les prouesses semblent toutes aussi terrifiantes que celles de notre chauffeur, luttant à coups de dents nerveuses contre l'inévitable fatigue qui tente de le contenir.

Assis dans cette boîte blanche, sept autres êtres humains calfeutrés peau contre peau étalent la bouche béante du sommeil bousculé, sous une chaleur d'aplomb, lorsque le volant ne cesse de tourner et que les roues, mécaniquement, évitent sans retour les obstacles imprévus, prises dans l'allure automate de la conviction vitale.

Sous le silence des paquets de la cale se bousculant, les pupilles ne peuvent se détacher de cette lutte contre la beauté de la nuit face au jour, de cet aléa qui se sait certain, et pour lequel tous les aguets s'appêtent. C'est une offrande de quelques jours que de partager la vie de ces êtres fortuits... et d'arborer leurs coutumes propres dans cet habitacle mouvant.

Malgré cette immergence certaine, au travers des parkings et des forêts douteuses, malgré la force de cette survie, aucun ne se préoccupe plus de votre vie que de celle de ces insectes ailés qui étalent leur sang sur le pare-brise de cette camionnette dénaturée, dont la remorque suit impitoyablement les linéaments de la terre. De son chargement illicite, les contrôles grouillent, et l'humeur y est toujours grondée. Etrangère au vocabulaire... l'oreille écoute... et s'imprègne, plus que jamais, des sentiments bafouilleurs de l'esprit qui ne cherche que son confort, au péril des autres. Les sièges s'interchangent, et les passagers partagent leur arrivée avec ceux qui restent... quelques mots d'une vie heureuse se rejoignent... La machine avance... toujours... par-delà les barrières des habitants... pour ne plus s'arrêter dans les songes...

Bohème musicale

A la couronne des fleurs, s'engage une matinée au soleillement déglissant.

Courent les membres, de tout sens, s'esclaffent, de toute trajectoire bigarrée, s'entichent.

Aux répondantes et aux révérences squelettiques nous répondons : Ronde!

A l'intonation de ce Do majeur, réactionnaire d'un Si double-bémol enJoué, sur cette trompette en six territoires.

Les belles mesures qui se croche-pierrent les barres respectivement, ainsi que le pauvre linéament fibreux qui semble les unir et qui, ensuite, décoche une fausse note : ton de départ de la prochaine étape tonalitaire

Aux deux dernières marches de cette cave s'empressent deux hommes

L'un, un saxophone sur l'épaule, l'autre, une trompette à la main. Leurs épaules se touchent et se désirent, se poussent mais s'allient... Le regard nonchalant de l'un, et celui ébahi de l'autre, se portent tous deux vers la seule porte contenue par cette pièce obscure : d'où les fulgurants fusils lumineux qui tirent sur les pupilles rétractées.

Nous fuyons tous l'amertume de notre théâtre quotidien.

L'oignon et l'amour

Entre ces jambes qui ont accueilli quelquefois des hôtes bien rêveurs, se dressent des maux.

Tant de retenue accueille heureusement le virus. De mon poulx à la dérive, je saute la berge d'un néant de foies, chevauchant l'usurpant galop d'une maladie en mon sein.

« Croule, coule ! » s'écrit la salive.

Ah mais l'esprit a deux tours dans maints sacs... flouté dans ces merveilles d'artifices et d'espièglerie.

Un grand plongeon en nos vieilles méthodes nous anime : le cœur est pris, épris, de cet oignon sans défense.

Il vient, à me caresser les lèvres, jusqu'à pénétrer ma mort, et la sucer.

Faire l'amour à cet oignon, qui pleure des larmes de guérison face à la démangeaison, c'est adopter la dégoulinante attitude des assouvis.

Bientôt, pourrais-je à nouveau courir le long des flots hurlants de la félicité... mais suis-je encore, en cette méprise piégée, avec le mauvais amant.

Une étrange alliance que me prodigue sa douceur, réchauffée au poêle de l'urgence.

Il se plonge bien vite, discret, dans mon oubli. Aussi me levais-je, lorsque ma conscience se raidit :

« Ah oui, encore en moi, sapristi ! ». Aussitôt le déposais-je à son repos, et lui souriais-je.

Toi qui m'as sauvée tant de fois, accompagné de la boue comme de la cohue. Nous sommes dorénavant à tout jamais intimes. De nos larmes, de notre peau humant le temps, s'affaissant au fil des heures jusqu'à ta naissance, s'allongeant au fil de notre rencontre pour toute une vie.

Nous ne sommes plus de simples alliés, et nous sommes, maintenant, plus qu'amis...

Tu m'as guérie, ne dépassant jamais la facture.

Mon oignon, ma trogne.

Balade féline

Ce soir mon corps clopinait au travers des rues moites d'air, où les chats jamais n'errent. Ils furent cependant là : en une ligne droite, un gris se précipita sous une voiture, frôlant ma gauche et, plus loin, un autre, d'une couleur similaire, fit la pareille sur le trottoir du côté opposé.

Après une première hésitation, je m'alourdis vers la chaussée, évitant le chemin tracé, redécorant indéfiniment mes pensées. Pour le deuxième félin, je n'eus aucune hésitation : lorsque mes yeux se levèrent sur la scène en miroir et je l'évitai, précipitamment, presque machinalement. Félicitant mon éthique à contourner certaines situations pour d'autres, plus larges, saluant la superstition par un concours de circonstances où elle m'avait été présentée, j'adaptai mon comportement et repris la puissance de la descente. Après une légère bifurcation, j'acclamai une maison connue quand, soudain, se brandit à mon regard un nouveau chat, immobile, de profil, dont le visage me fixait avec des yeux verts, profonds, doux sous son pelage de suie et plongés droit dans les miens, méfiants.

Au deuxième tournant, un chat blanc qui, cette fois, se présenta par l'autre profil tourna de la même manière son visage vers moi, laissant son corps sans mouvement, dressé par des yeux rêches dont la malice dessinait des traits quasi géométriques. Je me consolais de la foule imprévue, assise sur les abords d'une église, vue penchée sur un moustique pris dans un tourbillonnement maladif qui s'engagea bientôt sur moi.

Lorsque je repris la marche, ils venaient de partout, ces fauves ! Maigres, bruns, roux, renards... leur chemin coupait sans cesse le mien.

Enfin, je pensai que ce fut probablement la canicule et la venue des éboueurs qui les poussèrent à s'empresser sous de tels trottoirs.

De ces rues sombres, dans l'apocalypse future, je ne vois que de grands monuments, bientôt brûlés des ailes de ces gendres de tant de flammes conquérantes, de tant d'envies de vengeance de gifles qui ne furent pas bien mises.

A travers ces feux de cendres, mes larmes coulent en moi, à la lueur de ces flambeaux éclairant ces vestiges déserts, mal regardés, qui n'attendent que le sentiment pour surgir : ces statues de postures, ces arbres de fiel, ces boiseries de pénombres, ces couleurs de l'aurore à la rive amorcée des doutes.

Que de ternes souvenirs vivants qui submergent le cœur par leur éphémérité, face au désastre à venir.

Celui de perdre la mémoire de leur consistance, ou de leurs paroles, sous les dires venteux des cabosses plates et mouvantes.

Une harmonie tendue, de la mort à la vie, de cette mélancolie soudaine de l'au revoir voulu.

Mémoires d'une femme de chambre

Ah, quelle vie, en somme ! De ne l'avoir point trop aimé, juste apprécié, à nos débuts. Un être sauvage, repu, que cette femme cruelle (probablement moi) qui en tout point rejetait l'élan. Un orgueil éclaté qui se pointait inlassablement entre nous, évitant le frôlement, le mélange trop puissant. Si quelqu'un avait pu enlever ce masque... Oh que de tendresse s'était réveillée, pour cet être soi-disant mal-aimé. Peu à peu la douceur, et BAM ! Trop d'envolée ! Il était décortiqué par d'autres bras que les miens, le coquin. Pendant que je me ruisselais dans ce lit, peine à la grise, maladie dans la brise d'une fête déchue, loin du vent et des arbres, inspiration de mon être en migration. La coquille revenue, plus rien ne reculait l'aventure, le saut de la bouture, dans un environnement de surcroît, un terrain foisonnant vers la joie !

Excès, quand tu nous suis... Superficialité se pointe à ta bordure, de vouloir combattre le tumulte.

Que faire de ces pédantises, je ne savais, pourtant j'improvisais. Un canal souterrain dans des plaines inconnues s'écoulait, enfourchée sur un radeau, l'horizon à l'improbable. Ah que de crues, que d'exagérations, que de couvertures dus-je construire, telle une taupe, protégée par de longs couloirs haletants. J'entrais dans la démence d'un nœud énorme, incalculable, auquel on m'avait invitée, soi-disant par amour.

Mais qu'importe, jamais je n'allais préméditer : m'abandonner au sort de ces galeries nouvelles permettrait à la conscience de libérer le doute de la complexité.

Que de pleurs de m'être mêlée dans une histoire si compliquée, moi qui ne rêvais que d'abris songeurs et de partage profond... Sans lui, devais-je m'y ruer... oh que d'angoisse, que de maux de cœur, lorsqu'il refusait de m'en parler, me clouant la route de la complicité. Rage et sommité me prenaient, lorsque peu à peu, je me calmais. Je découvrais les foutaises et mélasses des antres de pénombre, colmatais la brèche en me préparant au réel échange, à l'offrande de ce chemin pour son cœur qui dit qu'un jour, il me vint. Rien qu'un peu, oui, il vint, et tout me paraissait alors limpide : j'ouvrais le cœur pour l'osmose...

Je lui fis tout entrevoir, sans retenue aucune, avec confiance en sa transposition de la situation.

BAM. Il ne comprit point.

BAM. Je me retrouvais devant le dédain.

Frappais-je ainsi à la porte du destin : « Ne m'as-tu point conduite après tant d'efforts dans ses bras : pour quel sort, en pure mégarde ? »

Ainsi, je lui ai écloso cette fleur que je réservais par masques, par évitements, et il n'a rien compris ?

J'ai mis sur table un des grains de mon jardin, et il n'a rien vu ?

Comment l'amour peut-il rendre si aveugle, et par quel œil ?

La fuite, le labeur, la velléité, l'engrenage, la maladie : tout servant l'accueil de son naufrage.

Je sombre, je m'échoue, je refais surface pour ne point qu'il se noie, pour qu'il n'ait aucune instance sur sa souffrance.

Il s'efface, s'abandonne,

Me parle d'écrire,

Lorsque je n'écris que dans l'attente de jours meilleurs, et je me guéris pour pouvoir les construire, avec lui.

Qu'importe alors... me perdrais-je dans les abîmes de mon art, aurais-je peut-être son âme en public...

Cour de plaisance

- Toi, la chair de mes émois, emmitouflée dans une assiette rondelette ! Je te convoite de mes plus nobles instincts.
- Toi, dont le froid me réchauffe, de plus en pente, m'étreins.
- Côtés à côtés de mes envies, tu m'abuses de tes parfums desquels je souhaite à jamais m'emplir.
- A la dérive d'horizons nouveaux, bourgeonne en mon sein une graine de temps.
- Pour que, dans l'enfantement, notre fervente union finisse la soupe de nos tracas.
- Que, dans le glacial aphrodisiaque de tes violences, tu m'enchaînes au désir.
- De ton enveloppe tourterelle je me délecte en des proses, récite des doucereuses écloses dont mes troussees ne savent que pondre devant ton empire.
- Tu es la fournaise de mon innocence, close dans une compresse de potence, à jamais défaite de mes arrogances.
- Oh ma chaleureuse enfant, d'un digne mourant d'amour vous n'avez pas l'oreille sourde.
- Mon cher langoureux, courez à ma perte sous ces sermons de tendresse.
- Eh bien Madame, je suis enchanté.
- Moi de même Monsieur.
- Voudriez-vous prendre un café, plutôt que de patienter dans cette file d'attente ?
- Bien évidemment, le vent des hommes me paraît ici trop lourd pour se présenter.
- Vous me plaisez, charmante dame.
- Ne me flattez pas, donnez-moi juste le bras.

Et ils s'en allèrent se rencontrer, clopinant le cloche-pied, comme de vieux camarades, fraîchement rencontrés.

Guerrier de mœurs

Soldat d'un genre dépassé, la frugalité a animé tes sentences. De pas sourds tu t'es déguisé, et as repris les schèmes de poses. Tes épaules ont penché d'un côté, puis de l'autre, sans jamais laisser ton tronc s'abandonner passionnément à cette danse. Tu as su articuler l'apanage de la mécanisation par les extrémités de ta matière, sans pour autant que ta moelle, jamais, ne s'houle.

Combattant contre des ailes, tu as oublié de quoi elles étaient faites... de symboles. Tu ignores que, sous leur battement insistant, ont trouvé refuge des trésors surprenants : ceux d'individus sans boucliers ni lois.

Loin, semblent-ils, ces groupuscules qui s'amassent... le long d'une marque ou d'un refuge, plébiscitant leur émoi. Ils ne forment pour toi, d'emblée, qu'un ramassis de substance moite qui, lorsqu'on s'y mêle amoureuxment, réchauffe la rigidité du fond. Regarde ainsi comme, enfin, se calment tes membres qui auparavant s'élançaient d'un espace à l'autre, indéfiniment.

Seulement notre soldat, n'y voyant point la démarche, n'y prendra pas la peine de l'arrêt. Ses automatismes se sont contentés de l'aveuglement plutôt que de l'éventuel zèle. Les images et les flux se sont échappés, eux dont le pouvoir tenait en main l'éventuel changement du fond de cette bataille. Mettons à nu ce soldat et nous y découvrirons les racines qui, même par une brise sereine, entament leur désagrément. Une morsure de ce bois, invitation à son intériorisation, le plonge vivement dans les graves méditations de sa provenance qui, pourtant, il y a quelques instants, lui paraissait claires. Ainsi regarde-t-il son arme d'autrefois, la pourvoyant d'une carapace vaine et lui cachant la raideur de son cœur affadi.

Comme ta mélodie est devenue poignante lorsque tes sentences se sont envolées avec les ailes de ta lutte, et comme ton regard est maintenant trouble. Ton corps a pris la fuite, laissant une paroi mince face à ta déroute. Tes bras virevoltent à la volée d'une rescousse, mais la ligne de ta stature se plie vers le sol pour mieux le rejoindre... quitte à t'endormir, à jamais...

Voyageurs arrachés par l'avarice de l'instant

Il est nous, des voyageurs comme d'autres, à l'allure rapide

Mais il y a ceux qui traînaient, ceux qui aiment à retarder le pas.

Il ne s'agit pas ici de crier notre endurance, mais de trouver la main de celui qui reste : car celui-là, le neutre, n'est pas si transparent !

Ainsi prendra-t-il peut-être un autre avec lui

Car dans une chaîne, il n'y a pas de premier ni de dernier

Tout le monde se rejoint en la similaire vitesse.

Aujourd'hui Il aboie...et... je bois.

Comme si l'autre s'était fait la malle. Et chaque syllabe qui se prête à l'oreille fait penser que, dans ce monde, il faut l'oseille pour faire l'ulcère à certaines compagnies- comme celles des rires plastiques qui ne rigolent en fait que d'eux-mêmes.

Car en plus d'être idiots, ils sont féroces, eux, ces drôles, ces bêtes.

À tout parcours ils s'en vont, perruches de leurs propos

et dans leur charme, une plume se glisse et s'entortille.

C'est comme si l'exotisme devait inviter l'accent de la rue

pour ne plus voir les pavés de la même manière.

Tous ces sous octroyés à de vaines peines

font penser l'argent comme une rengaine.

Oh Heure à laquelle les portes se ferment, tu es celle

où mon cœur s'éponge le long d'une ritournelle.

S'il fallait seulement la misère pour chanter, cela ferait mon réconfort

car dans ma bourse je n'ai plus qu'une poignée de chagrin :

cela m'échappe un rire et j'en rigole d'âme pleine...

Et mes bas se défont peu à peu, filant leur sensibilité ;

Cacherais-je les hommes de mon lit aux coins des bancs,

Serais-je en train de soutenir que le bonheur n'est qu'une sphère plate ?

Oui, il m'a vendue à moi-même pour mieux me racheter. J'y ai pris fiel pour de l'amour, pucelle que je suis. Je savais qu'il y avait de la convoitise, mais cela ! Comment est-ce possible ? C'était donc le seul pouvoir qu'il avait contre moi, que celui de l'argent. Avoir peur au lieu de prendre froid. Moi, qui avais donné tout mon cœur à le voir grandir, vivre : il a vendu ce que je lui avais offert pour rien, et m'en demanda davantage. Que je suis sotté... « Oh mon amour Je t'aime Je traime

Je traîne !!! Prend donc ma main, et aimons-nous ! » continuait-il à glousser.

Mais seul le vrai voyageur continue sa route...

L'apogée de la futilité

Couvert de mensonges, il arrive tel un homme qui ne sait point mentir. Il trompe, et se déguise de sa religion pour le faire. Son amour, il l'habille de caprices. C'est un ego qui parle du bout de ses points morts. Blessé de peu de reconnaissance, il se cache sous l'humilité, mais il aspire à la vengeance. Il se tapit sous un flot de connaissances qu'il étale, allonge, et préjuge. La bassesse il cultive, et s'en dément : il l'a tellement vue ailleurs, pourquoi s'en défaire ? Il préfère se blottir contre l'ignorance des autres pour mieux conquérir, mais il ne s'éprend de rien, car même bonté il gâche. Se remplit d'images des autres pour ne pas affronter la sienne car, lorsqu'il se regarde, il ne peut que vomir. Il exige le pardon de quiconque doute de lui, car de sa foi personne ne peut descendre son ego, celui-là même qui le pousse à faire souffrir. Les femmes, il les regarde pour les posséder, il aime à les blesser. Mais lorsqu'on le blesse il détourne le dos, crache l'ectoplasme et bondit dans le néant. Il brandit les mille éthiques de sa religion pour enfoncer l'autre dans un fourneau où il aime à lui crier « je t'aime ». Je t'aime, je t'aime, je t'aime... a-t-il maudit cette phrase, l'a-t-il transformée en chiasmes aux multiples avarices. « Flatte-moi sinon je te quitte », amusante détonation qui le fait revenir en « comment peux-tu me quitter si tu m'aimes ? » lorsque l'autre s'en va trop loin. Ultime ego de vouloir lancer la faute à l'autre, et ne pas vouloir qu'on le juge. L'art ne juge pas, il dénonce parfois. Futile dualité entre Occident-Orient qu'il a utilisée pour accuser son envie de se tenir roi malgré lui. Couvert de promesses comportementales qu'il ne sait tenir, il avance sot. Il dénigre la femme qui sentira en lui ce mal qu'il cultive, et se déguisera de sa religion pour la rejeter, se venger derrière son dos, jamais devant. Ses paroles sont la mauvaise monnaie qu'il essaie à tout prix de vendre, de promulguer, prétextant qu'il est victime de sa propre défense, et que peu comprennent son implication. Il se croit femme, parce qu'il refuse d'être fort. La virilité lui manque à défaut de ne savoir s'impliquer corps et âme en ce qu'il croit. Mais il s'orne de contradictions qu'il justifie par une philosophie hasardeuse, liée à trop peu d'expérience de combat ; car il a peur, est tressailli par l'éventuelle souffrance. Alors il provoque, pour tuer la rigueur et la force de l'autre, pour vaincre. Et quand quelqu'un lui tient tête, il le maudit en circonlocutions où il affirme la sagesse de se déplacer. Sa carapace l'empêche de faire un pas vers l'autre, car il ne veut de lui-même perdre aucune bribe, tellement il s'aime. Il utilise l'amour de sa religion pour le tourner vers lui-même, justifiant des actes d'un dégoût étrange, les purgeant en odes de vérité. Et lorsque l'autre souffre, il se détourne pour faire le bien ailleurs : créer le mensonge, meilleure arme qu'il ne sait trop utiliser, sinon pour affuter toute son intelligence à l'ignorance des autres. Ah mais quel malheur s'il aperçoit de l'intelligence chez quelqu'un d'autre que lui-même, car il sait qu'il est perdu. Il s'attache, pour se dorloter et mieux apporter un coup final : toujours par derrière. Il est pris au dépourvu devant la vaillance, alors il fuit... fuira toujours... là où quelqu'un continuera à le croire...

Il créera la différence pour se démarquer. Mais, malgré lui, les gens se ressemblent dans le monde entier, et c'est par des calculs de ce genre qu'on les détache, et que les guerres adviendront...

Canonisation du moi

Le moi est avant tout terni par l'émoi de l'autre moi. L'autre n'est pas subséquent ce que le moi est pour l'autre. Pourtant le moi est un soi qui parle à part entière, ne dictant pas, à l'égard de l'autre, ce qui se trame sous le moi.

Ainsi soit le soi, sur le moi voguant, quand l'autre prend sur soi. Par un soir de moyens, usurpant sa place, le toi se mit sur le soi. Laissant l'un sur le ça, prenant son moi en patience, il devint l'autre. Le moi, décontenancé, sur le toit, prenant son soi pour témoin, se suicida.

« Et moi ? » criait-il en se dévergondant à tomber sur le ça. Le toi, voyant le moi en ébats, s'ébranla aussi bas, laissant le soi partir en ballade avec l'autre.

Lorsqu'ils revinrent et ne les trouvèrent guère, ils s'accouplèrent, innocents dans leur moie en plein mois d'ébats. En avaient-ils complètement oublié la mort du toi et du moi, était-ce peut-être à cause de l'amour de l'autre, en soi.

Soi-disant, être soi-même n'en demandait pas moins, quand on aimait quelqu'un d'autre que soi. Même en trop, c'était entre-autres un autre. Soit, il va de soi que l'autre est un autre, et que même s'il voulait être le même, cela ne pourrait aller de soi. Ainsi se séparèrent-ils, de même que leur moi s'était scindé vers l'ailleurs, emportant l'altérité de leur mémoire, devant les moignons de leur amour. L'autre s'en alla, laissant le soi moins moi, plus nostalgique. La soie de leur moisson fut tout autre que la toile...

Certains ont des limites avec l'autre, d'autres n'en ont qu'avec eux-mêmes. Avoir soi-même comme limite produit inévitablement des limites avec l'autre, qu'elles soient senties ou non. Mais pour ne pas rentrer en conflit avec l'autre tout en ne dépassant pas les limites avec soi-même, il faut avoir des limites avec l'autre. D'où l'éthique qui définit certaines valeurs et limites, par le vécu, ou par l'éducation de la morale.

Le je est comme un sentiment d'étrangeté du soi...

Le « je »

S'il n'y avait de *je* ... il n'y aurait de *tu*. S'il n'y avait de *je et de tu*, il n'y aurait de *nous*, ainsi que de *vous*... et *l'île et l'elle* qui parcourraient les allées et vents jamais ne se caresseront.

L'émotion se dandinerait au-delà, frappant les mots d'être-éteint. Plus d'art à la recherche du paysage intérieur, plus de colloques effrontés sur la joie personnelle de vie ... plus d'autre avec qui s'amenuiser le monde infini car, enfin, il n'y aurait plus de *nous*.

Une carcasse refroidie dans un tiroir luisant qui plus jamais ne lui fera sentir l'abri.

Un monde inerte car non-ressenti, une mélopée de l'éternel enfui.

Je tue il, alors *il* me faut *tuer* le *je*, et c'est là la pensée qui advient du *jus*, qui coule ... même si mon esprit frappe à l'impossibilité : *il* se déverse, et *je* n'y crois plus.

« Puisse » le « *tu* qui aurais dû mourir après le *je* » ... Malheureusement *ils* meurent ensemble. Est-ce une des pauvretés de l'emphase qui se ressent plate ? *Ile et elle*... quelle terre ronde !

Si ronde qu'elle brûle chaque main qui s'y pose.

Ahhh non... je dirais le *je*, car *je* veux m'émouvoir, pouvoir pleurer ...

Voir la beauté d'*il et elle* dans cette marre de *nous*.

Ne pas sentir un robot me prendre la main en me criant « Amour, amour, tu es partout ! Sème la plante qui se recueillera, car en la vie elle s'est jurée ».

Car cette machine, elle sillonne les rues par une autre voirie des transports uniques.

Elle pense à s'exalter sur la contrainte, en réaction à sa chère hypothermie casanière.

La vie lui donne double, et il se rallie artificiellement à l'autre.

Le bonheur flotte dans une pluralité qui, au plus profond de lui, ne trouve pas racine.

Alors, par la complaisance de la sentir aux environs, de la regarder pousser sereine, *il* se voile... s'interagit dans un plasma solide.

Pourtant, un jour, *il* a goûté un fruit, au hasard, qui traînait dans l'usine ...

Cet agrume semblait venir d'un univers différent : ainsi *il* s'excitait et s'y jetait pieds dedans. De par l'usine, *il* pensait avoir tous les outils ... toutes les démarcations, et là : « Boum ! ». Résonance ... ce monde ne se façonne pas par sa paume.

« Mais moi qui avais cru prétendre à tous les pouvoirs, y a-t-il un monde où « *je* » ne peux plus ? »

Ainsi s'en est allé le fruit, qui luit, putride, priant qu'une bouche ne le dévore pas dans une cour si isolée. A l'intérieur du garçon-robot ... il y a le bout de ce fruit qui s'enracine peu à peu.

La curiosité ne pose que trop de mots sur ce phénomène englobé.

Les mots sagaces sortant des abris disséminés de la gorge prennent quelquefois une couleur autre que les outils de l'usine. Et vient le Miracle qui transformera, en l'existence, la vision, du « Je ».

Dysaltérie

Comme une griffe qui foisonne dans la bouche, arrachant la prunelle des mérites.

Presque un cadavre plat qui jonche le trottoir comme ces mauvaises herbes : ne se fatigant plus à l'odeur.

La lutte est insipide, par tous ces phylactères psychosomatiques, bordés aux intrusions des semblables, même si ces derniers ne sont, cependant, pas morts.

Y a-t-il le passage de la vie, sans vie ? Il n'y a plus la mort...

Nous ne mourrons plus, et les yeux cillent, vides, sur les murs se lamentant.

Il y a cette boîte qui couvre les directions : on y défenestre les néants d'un mode vital aux multiples cadences. Ainsi la visière est invisible, et cette cage n'a plus d'alésages car elle n'existe même plus !

Mais qu'en faire de ceux qui la sentent, qui la brûlent...sont-ils destinés à la nudité d'un malade en foi de peines ?

Qu'en est-il de ces murs qui carabinent les toits de vitres sans fonds, sans torpeur, en nous séparant de bien des « nous » ?

Frappée au creux des insolites est la hallebarde qui s'ennuie ! Bruyante, comme une huître s'immobilisant dans la déglutition - union de sa défaillance.

Aveugle n'est plus celui qui ne voit, mais bien celui qui se tait.

C'est un choix, pour observer et se livrer à la vue – celle qui détache le point de la forme, de l'horizon. Mais, après quelques réflexions, le choix finit par nous dérober le choix, nous menottant à ses caprices.

Morcelé en dénigrant la révolte, il prend l'allure d'un volontaire et pointe le doigt de l'enfermé vers la vie : en une pile de temps, il dévisage le non-voyant qui a aperçu, défiant tout enfermement de sa condescendance, une essence. Seulement comme le passé n'a plus de valeur, il s'en va, revient....

Et dépose son pied sur le débris d'une dalle où la mort vient de succomber...

Si j'avais eu...

Quelque chose en main...un bonheur à vous tendre du bout de mes doigts secs et fumants : un amour à vous en débattre, une larme à faire fondre les gens glacés qui ne daignent vous rendre le sourire dans les ruelles désertes, parce qu'elles ne sont pas assez « à leur goût », et vous non plus.

Un long mot...Une phrase...Un message ...une chanson...une émotion ... et je l'aurais offerte à qui m'aurait montré sa paume !

« Mais...mais » ? Je n'entrevois que des débâcles qui circulent le long de mes artères...prenant forme aux entrailles de mes poumons.

Ce mal - qui me plonge les deux têtes dans une eau trouble et noire, où mes yeux ne s'habituent pas à l'obscurité m'embrasant- il court de là-bas ; la sauvagerie des gens déçus vous flattant l'honnêteté qu'ils n'ont même pas la force de la soutenir !

Ces pleurs de mes proches que j'ai dû consoler par un mensonge, décousu de ma bouche, afin de les (ou plutôt de vous) purger pour la prendre sur moi, cette cruelle vérité !

Me voilà maintenant tapie dans une ombre, entre mes deux meilleurs compères, la Mort et la Vie, qui m'invitent à l'allégresse d'un alcool assouvissant, d'une cigarette champêtre ! Elles passent leurs sabliers à se débattre les rires d'un univers entier... se foutant de la gueule des terriens qui se sentent pauvres de leur vie paradisiaque. Là, de l'autre côté du tissu de songes. Aussi s'esclaffent-elles de nos manières à discuter un sort indéchiffrable dont, cyniquement, les poches de mes hôtes ont le ressort : les dés d'un futur courtois, à l'heure des méthodes fatidiques !

Il n'y a pas l'air d'avoir plus à penser que cette phrase, qu'une des deux me jeta, ne le fait elle-même: « On les plaindra pas, s'ils ne sont pas foutus retourner leur veste aux boniments, qu'ils se tordent de douleur à penser qu'un manque de liberté est plus pesant qu'un manque de vie ! Qu'ils s'empiffrent de leur peine, puisqu'ils n'attendent que ça pour se faire plaindre ».

Et me voilà sur cette chaise, où les paroles se mélangent... à ne plus savoir comment m'aveugler sur mes semblables.

Je donnerais tout, pour rien....

Mais ce tout me force à saluer ce rien sans lui faire la cour, deux jambes l'une devant l'autre vers la direction de mon invention : celle que je ne voudrais vous présenter, car elle n'en retirerait aucun intérêt légitime à se partager.

Alors maintenant ...je te dis :

« Ferme tes yeux ... imagine la contrée des papillons insouciantes...de la nourriture abondante et du sexe à profusion !

Et jouis ! Là où je ne toucherai plus.

Car ce déluge... je ne vous le donnerai pas, je vais me le garder précieusement - l'enfermer pour que l'humanité savoure encore du Beau et du Bien. Ainsi le jetterai-je fort loin, bien hors de votre portée ! »

Il y a

Il y a celui qui me dit que je suis moche

Il y a celle qui me dit que j'ai une belle voix, mais que je dois apprendre à chanter

Il y a celui qui me dit que des paroles, ça serait bien

Il y a celle qui me dit que quand elle me regarde, elle croit que tout est possible

Il y a celui qui me touche, en me disant qu'il a envie de moi

Il y a celle qui me demande de me regarder dans un miroir

Il y a celui qui veut absolument que je sache ce que je dégage

Il y a celle qui affirme que je n'ai pas mérité tout ça

Il y a celui qui voudrait que je comprenne que je vaud mieux

Il y a celle qui dit que je suis son modèle

Il y a celui qui me dit qu'il n'arrive pas à ne pas m'aimer

Il y a celle qui dit qu'elle me vengera

Il y a celui qui dit qu'il n'a rien à me reprocher, mais que c'est fini

Il y a

Il y a

Il y a

Il y a

Il y a ceux qui ne répondent plus

Il y a ceux qui agissent de ne m'avoir pas vu

Il y a ceux qui pensent que je suis intéressante

Il y a ceux qui m'acclament de flatteries et de compliments

Il y a celles qui me regardent dans la pupille quand je pense à ailleurs

Il y a ce père qui me compare à Isabelle Adjani, dans l'Été Meurtrier, et à Martha Argerich

Il y a cette mère qui crie parfois plus fort que moi, torturée par son ambition

Il y a celles qui ne me le disent pas

Il y a certains qui disent que je dessine bien

Il y a certains qui disent que je chante bien

Il y a certains qui disent que je joue bien
Il y a certains qui disent que je danse bien
Il y a certains qui disent que j'ai de bonnes idées
Il y a certains qui disent que je suis philosophe
Il y a certains qui disent que je suis artiste
Il y a certains qui disent que je suis intellectuelle
Il y a certains qui disent que je suis émotive
Il y a certains qui disent que je suis instinctive
Il y a certains qui disent que je suis grande
Il y a certains qui disent que je suis charmante
Il y a certains qui disent que je suis sorcière
Il y a certains qui disent que je suis bizarre
Il y a certains qui disent que je suis spéciale
Il y a certains qui disent que je suis douée
Il y a certains qui disent que je ne travaille pas assez
Il y a certains qui disent que je travaille trop
Il y a certains qui disent que je pense trop
Il y a certains qui disent que je suis honnête
Il y a certains qui disent que je suis vraie
Il y a certains qui disent que je suis fausse
Il y a certains qui disent que je suis folle
Il y a

Il y a tous ceux qui n'entendent pas

Il n'y a en fait que des dires, qu'on aimerait pouvoir choisir

Il y a ceux que j'oublie... tous ceux-là : mais qui ne veulent pas m'oublier, continuant à me hanter.

Les gens ont beau croire qu'ils feront, à vrai dire ils jacassent. Et moi aussi.

Dans cet aéroport, rempart de tout délit, où les règles se créent par de lents regards et se consolident par des distinctions envers la masse. Des corps se prélassent sur des valises borgnes dont les étiquettes, couleurs saillantes, dépassent le contour.

Voilà la puissance d'un espace privé, qui a su édicter ses propres lois aux occupants de fortune, baignant ce véhicule de stature et de mouvement !

La différence entre de victorieuses silhouettes trépidantes et de mornes figures, fatiguées de leur sort, lançant leurs pupilles à la manière hagarde d'un autre état, peut paraître violente. Certains de ces vagabonds vont même jusqu'à lorgner bruyamment les vendeuses de délicatesses, faussement souriantes, au bord du gouffre de leur comptoir.

Apercevez ces mines trop claires, aux mentons tendus vers le plafond, qui semblent croire de leur marche qu'elle les projettera au loin d'une galaxie intense, fières d'admiration, à mille lieues des coincés de cet univers, ou plutôt, de cette aérogare.

Moult cernes et dévisagements troubles que recèlent ces incommensurables couloirs. On a beau les parcourir à douce allure, on ne sait trop bien où donner de l'œil.

Dans ces sanitaires où la musique et l'émanation réchauffe les membres endormis, calmant un instant les troubles.

Avec ce froid cinglant l'humeur, renouvelant les pensées.

Entre ces boutiques nonchalantes dont les serveurs sifflent l'inutilité.

Sur de plongeantes banquettes bordées d'une végétation décontenancée.

Par la rencontre de personnages fortuits, consumés par l'attente d'un éventuel départ.

Par la négligence de la brigade policière, blessée en sa fainéantise par le moindre évènement.

Contre la pédanterie de ces consommateurs de mets, affichés à leur palette, agitant victorieusement leur puéril sandwich.

Tout contre les nerfs emmêlés des jeunes filles, douteuses de leur néant.

Face à la mine dénigrante des contrôleurs de tares.

Toute seule, sans argent ni ticket, coincée dans ce vaste édifice bondé où personne, pourtant, ne répond à mon appel.

J'attends, impatiemment, habillée en reine déchue, exténuée de courir après les gens.

Cette fourmilière où traînent les trains

Ces conduits parmi des bruits vrombissant à la note du glissando. Ces sifflets aux rapaces criant gare. Et ces chevaucheurs de monstres qui, dans leurs filets, attrapent ou refusent les malotrus de leur quai.

Cette clef brandie en avant par un personnage joli de sa casquette, plongeant la serrure pour refermer les portes de la conquête.

« Partir *ailleurs*, s'éconduire à moindre bruit, avec l'attention ensauvageonnée de l'image fluide, c'est fuir le mobile de l'effort, paresser à d'autres bandes de fer dont le chemin est tout aussi prévisible que sa répétition maladive dans l'affront du choix. »

A ces téléphones, ces manivelles et ces boutonnières grises en la racine du quai, on peut crier la gloire de l'outil, la projection du métier intimiste de la technique !

Dans ces mines tantôt blafardes, tantôt réjouies, impatientes de leur méprise - de ces bonshommes d'empathie, qui vous lancent un sourire du bout de leur course hagarde.

De ces jeunes gens dans l'enlacement - la complicité de leur déplacement, main à la carte.
De cette mère dont la fille suit l'élancement : toutes deux astreintes de leurs effets, en l'enracinement de leur chien extravagant, colosse écrasant par la branche de liesse les muscles inférieurs de l'enfant, projetant son maigre corps déraciné à une vitesse de trait.

De cette cohue amicale de jeunes filles, dont le parent retient l'empressement, s'asseyant à ma rive béante. Me projetant un nectar de déodorant... ; emporté par le vent vers mes yeux mouillant.

Mon regard, perçant leur démarche, leur priant d'arrêter.

Le leur, dépassé, moins anxieux de mon embarras que de leur accessoire.

« C'en est de trop ! » échappais-je en m'échappant...

Poussière de station ou méandre de l'affût

Acculée entre un nid de guêpe et une étreinte d'amitié, entre une fenêtre ouverte et une robe à demi-bouclée. Mes mots sont de tisse lorsqu'ils recouvrent l'hôte qui, de sa détermination en politesse, pousse la berge vers la côte, prenant au large ces escales aux séismes de revers. De fières mines aux carrures embellies ou de blêmes figures aux sourires névrotiques : tous s'inspirent en ces scènes glaçantes que découvrent, soleil tombant, les stations-services.

Que de gigantesques cages s'asseyent sur leurs roues ! Ces carrioles de synapses qui, agitées, achèvent leur pompe de cette liqueur inquiétante, semence de flammes ardentes.

De ces humbles retrouvailles, enfilant leurs perles au collier filant.

De ces féroces mangeurs de chair, se languissant de leur mal d'amour.

De ces dégradés, déteignant sous les couleurs de l'hospice.

De ce message, ne faisant qu'une boucle avec l'instant.

En ces sauts de voiture, de temps et d'errance...

Villages balkans

Les éclairs d'une conversation où la langue forme un mur pour qui s'y emprisonne, mais pas pour celui qui écoute. Des morphologies vivantes, intéressantes, luttent pour une foi en leur punition, les contraignant perpétuellement à se nourrir. Toutes ont une sorte de ferraille pesée au coin de leur visage ; un résidu de peur, de traces, de dégoût ou de chute ... qui se teinte d'un aspect courageux n'ayant point l'effroi de revoir ses méprises. Les traits sont rarement grotesques. Quand bien même ils atteignent de belles proportions, ils se marinent en un même fond. Des *babouchkas* se dépassent, toutes couvertes de foulards disparates ...

Un accident. En l'obscurité de cette violence, naît un espoir de rejoindre un monde clairvoyant dans l'horreur. Un cadavre convulsionné allongé sur le béton, orné de groupes conversant l'évènement sans moindre souci de conservation. Emblème auquel les pas des vivants tournent le dos, accalmis par les spectateurs, protégés par leurs boîtes à vitesse ronronnantes qui n'en imprèneront probablement aucun souvenir. Même sous le soleil, le ciel y est sombre ; la terreur d'un rapport de force constant y est un catalyseur, émettant le sourire cynique de l'attirail.

Cataclysme lancinant dans une ambiance lourde de servitude involontaire.

Ecoulement des vastes paysages boisés du beau territoire.

Arrivée en la ville. Les traits peints de malheur, les cris répétés d'une stridente humeur, et le mécontentement sauvage d'une condition sans rédemption, pour lesquels se parlent des voix pleines, comme si elles voulaient, dans l'absolu, se rendre sourdes de leur mépris en une lutte finale contre leurs dispositions propres.

Aux côtés de ces insectes aux velléités fugaces et à la prolifération incessante, mieux vaut se repaître indifféremment des besoins primaires.

La terre saine ne nourrit pas impérativement l'idée, surtout si elle pousse sur les nuages sous lesquels gravitent l'inconnu. Une promesse d'expatriation, ou une quête de recul.

La grandeur y apparaît comme le néant de la torpeur. La gestion du temps, en mouvement perpétuel d'étrangement, ne peut s'astreindre à des règles démocratiques.

Par la violence traîne une volonté, un irascible combat vers la montée. Mais la flaque s'élargit tout de même, au fil de l'âge, vers l'assurance du meilleur. Perpétuant un mur contre leur proue, ils timbrent en fait la cadence irréversible de leur énergie.

Y survivre, coûte que coûte, c'est tenir bon contre la rançon, la conquête et l'enfermement.

La leçon y est affective, et le verdict encaissement. La fatalité y est l'apprentissage, et la claque le clivage. Coûte que coûte encore, comment ne point corroborer à l'enfoutisme ou à la cruauté ? Armés d'une critique colorée, cachant ces maux impuissants, ils vous menacent ! Pourtant, ne fallait-il pas justement qu'ils se dirigent, pouvant ainsi prétendre avoir compris un peu de ce monde ?

Cependant, certaines limites offrent un débouché au partage. Non pas à celui d'un « chicanement », découvert et paralysant, répandu par faiblesse, mais bien à celui d'une main tendue, geste de cordialité. Mais l'offre de bienséance débouche rapidement sur le mécontentement.

Car la générosité est un engin dont la dégaine demande une grande force, et dont la parure exige une fine précision...

Car son ampleur y est si béante et soudaine – presque ineffaçable - que toute l'intention s'y écroulerait, à la moindre hésitation, entraînant avec elle toute relation sociale.

Car enfin, dans la tête, tout s'écroule toujours.



Lettres

Lettre pour écrire

Chère Veuve,

A ma grande surprise, tu me fus funeste : à chacune de tes apparitions tu m'as pointé ton long doigt, agitant tes cornes au-delà de ta chevelure blanche en psalmodiant mon caractère incestueux.

Pourquoi t'es-tu offerte à moi lors de ta boutade à mon intimité ?

Les idées ne me manquent pas... mais aucune n'arrive à m'en satisfaire.

J'aurais souhaité savourer tes cheveux rouges, nager à travers ces larmes bleues mais... tu as attrapé le temps, tu n'as plus voulu le lâcher : il t'a tuée couche après couche, t'a écrasée et me voilà, pauvre ingrat, qui te pleure sous ce coin de feu, ton immonde visage pendant à mon cou, m'étreignant à mon tour !

Je ne peux rejeter tes plaies qui se calent avidement à tous mes orifices, forçant leur flot de sang noir dans mes poumons. Je ne vivrai bientôt plus que par tes dons disgracieux, tes odeurs blessantes... et ma seule nourriture sera toi, pour la seule fin de ma vie...

Le souffle ne pénètre plus la pièce où tu m'as entraîné ; je suis maintenant le corps complet du décor. Mes appels répétés s'effacent de ma mémoire, et je ne lutte plus.

Si tu t'aimes ce n'est pas notre faute - mais me voilà toi, et là s'achèvent mes pas.

Car Adieu à la personne que je ne serai plus ... mais peut-être en sauras-tu.

Lettre au loin, d'un voyage fécond, projetée à l'adversité de l'aimé-compagnon

Il fut un temporel qui demeure, déposant une goutte sur ta joue(elle)

Bravons bravissimo, bravé bravant, barbelé aux maintes dents

Un carrefour, une cotoyonade

Des phylactères, et des bribes écarlates

Un soutien, ou un élément déclencheur

Ote la proie, la paresse, des voyageurs...

Change le masque

Pour une honnête frayeur !

Les voyages du monde en se garnissant se dilatent et, par la même sinusoïdale, reprennent les spirales.

La main frétille, et s'étancha.

Décors tendres, brûliure rafraîchie...

Drakkar aux cheveux venteux, les pas s'avancent vers une marche involontaire

Distonalitante, et répondante !! Elle trouve, dans les flots, une voie de sirène

Superficialité,

Y a-t-il un fond en ta présence ? Ou n'est-ce que le dégoût au coin de mes lèvres... Es-tu une barrière au ressenti ou un déni de celui-ci ?

Lorsque les mains te bercent... tu mènes au pont de l'ennui... en dessous duquel il n'y a pas plus de rivières que l'eau ne s'écoule sur tes joues.

Quand tu n'as plus de succès, c'est mon image que tu traînes à tes bras.

N'y a-t-il que moi pour supporter de te voir terne sous tant d'éclats, ou simplement es-tu par tout être ?

Dans ces arcs-en-ciel que tu rends insipides, je me perds.

Dans les poésies suaves que tu exagères sans limite, je suis perdu.

Et au voisinage des plaques vaines que tu brandis, je ne me sens plus de ce monde.

Non, tu ne me laisses pas partir... car l'instinct de ta survie a posé son trône à mes côtés. Ma mélancolie est la boue qui fait reluire tes mascarades, et j'en deviens muet.

Tendant indiciblement de me détruire pour t'apercevoir fondre, ce sont ceux adorés que j'entrevois croupir dans tes toiles pétillantes.

Vas-tu donc arrêter ce sourire de dentier ?

Les airs que tu mijotes ont trouvé la faille de mes chers leur retournant ainsi leurs propres rêves en un trompe-l'œil. Je me tasse, arrachant mon visage triste : car ils ne veulent plus me voir, tous ceux qui m'ont sauvé de mes étanchements.

J'ai eu beau lutter, démasquer tes froideurs, cela n'a fait qu'embellir tes phrases plates et répétées aux yeux des ardents.

Les parois de mon carcan se rétractent.

Y a-t-il une seule émotion qui passera au travers de ta censure ? Ou bien suis-je destiné à ce système ?

Tu t'attaches tel un lierre... mais j'ai toujours la force de me débattre.

Ce jeu, c'est notre seul partage... et je n'en veux plus.

Tous mes débats sont mâchés, étouffés... et recyclés sous ton feuillage. Jamais...

Quand mes armes auront disparu tu te retrouveras nue, et l'amour sera sauvé.

Le sacrifice, c'est la peine heureuse, la délivrance.

Je renonce à cette entente... le parasite s'enfle trop.

Eh bien maintenant je deviens ton virus... et

Je m'enfouis

Virtualité

Comme elle fait naître,

Je vois dorénavant que la virtualité peut tuer.

Au nom de cette réalité qui me semble vraiment tangible, je vais étouffer le virtuel -

La fausse démonstration dans laquelle je me lançais pour être plus couverte encore : elle me demandait d'essayer votre couverture, vos démonstrations -

Me voilà étouffée,

De vouloir comprendre... au plus loin... d'avoir voulu toucher ce fond que je ne voyais pas.

Mes idées préfèrent ce flot de nature, non pas cet écran froid qui influe sur mes nerfs,

Ces grandes gambades...

Car oui, c'est l'extrême, et je ne peux vivre seulement d'eau fraîche et de demi-mesure, compte tenu l'arrachement de mon cœur à chacune des gouttes jetées contre ma peau.

Je ne me (re)trouve plus d'excuses, je n'attends personne ... pour passer à l'expression.

Au contraire... tout le monde disparaît, même moi.

Il n'y aura plus de retards, plus de promesses, plus de mégardes.

Il n'y aura plus que l'acte.

Je plongerai dans mon instrument jusqu'au silence.

Lettre à l'anonyme

Le temps s'en remet à la septième heure sonnante pour divulguer un mal qui se pèse, avec l'espoir d'atteindre la suite d'une idée avant les premières lueurs salvatrices de l'aurore.

Celui-ci n'est ni lié à la souche, ni à la racine, mais bien aux branches.

Sa couleur n'est pas celle du respect ni de l'honnêteté, encore moins de la valeur.

A la tour d'un beffroi, deux frappeurs de cloches s'adonnent, à tour de rôle, à leur occupation. C'est ainsi que, étonnamment, l'un des deux décide furtivement de prendre la relève de l'autre plus tôt qu'à l'habitude, offrant ainsi une pause rallongée à son partenaire.

Le deuxième, affairé à sa frappe, agrippe de son œil suspicieux la venue précipitée de l'autre, l'interprétant comme une demande de faveur cachée sous un sourire de mendiant.

Pour lui faire comprendre qu'il n'est pas d'humeur au rendu de service, il donne un coup terrible sur la cloche qui, dorénavant, ne laisse aucune retraite à la collision - elle s'enfoncé impétueusement dans la poitrine de l'autre, le projetant quelques vaines secondes dans le ciel avant qu'il ne s'étaie divinement sur le seuil du beffroi.

Pris d'effroi, son comparse l'admire et laisse échapper de sa voix : « Bah, il n'était pas si méchant. Seulement ... chercher à profiter des autres, ça amène tout droit à la mort ! Paix à son âme », et il reprit son fardeau, pleurant cet ami qu'il avait cru avoir.

C'est ainsi que le cœur se meurt maintes fois au courant d'une vie pour renaître nouveau, couvant une autre identité sous l'accompagnement d'une valeur naissante : la confiance.

A chaque fois que les clochers frappent leur battant, celui qui tombera espère délicatement à voir l'autre le comprendre dans son acte, même s'il en mourra : un seul coup d'œil mouillé de son ami et il en accepte son destin sans rechigner, ornant sa chute d'un sourire honnête.

Malheureusement, il y a ceux qui ne goûtent jamais plus d'une fois à cette histoire, retenant la « leçon » du perceptible, c'est-à-dire celle de ne plus commettre le don de soi-même. Et les cloches tintent à tour de rôle sans interruption, tapissant le fond d'une vie d'un bruit morose et répétitif. Car quand il n'y a plus confiance, il n'y a plus défiance : voilà comment la monotonie demeure...

Ensuite, il y a celui qui n'a plus peur de mourir - qui meurt pour les autres, goûtant ainsi à tous les délices des situations, s'encombrant des mille-et-un batteurs qui, à leur rencontre, anticipent son acte. Il est heureux, et s'en cache presque afin que les autres puissent déguster leur propre bonheur sans devoir quoi que ce soit au sien : déjà ce dernier n'est plus du même village, il est ailleurs.

Il n'y a même plus lieu de lui en associer une identité, car il ne se répète pas et ne peut dès lors se saisir.

Dans le malheur de son destin il rencontre les natures de la flore humaine, et il y retrouve ce bonheur de n'y être qu'un.

Ainsi, parfois, il s'amuse à repérer la distance de ses actes, voyant s'y écouler des intentions d'amabilité venus d'un autre batteur, y espérant la nature d'un choix fait de la même souche que le sien, racine d'un autre chemin.

Seulement ces choix sont bien souvent malhonnêtes et précoces, et c'est sur un autre clocher qu'on nous divulgue leurs maladresses.

Par ceci je te parle, à toi le batteur de l'autre clocher, qui n'a voulu comprendre ni défendre la parole et les actes, poussant le soi vers ce déguisement qui fausse l'image de la monotonie, aux autres comme à toi-même, par pur confort... et sans accepter de regarder de front. La liberté est une querelle que l'on subit en face à face, et ceux qui la clament, bien souvent, essayaient vainement de se l'approprier à travers leurs propres mensonges.

Un combat à même la pique de la réussite et des sentiments honnêtes vient d'une place sans contrainte, où toutes les influences sont à même de venir percuter celui qui s'y pose.

Pour simplifier, j'en reviens au fait qu'il y a maintes perches qui ont été tendues, enlevées, et par paresse, détruites.

Cette seule constatation est passible, pour ma personne ô combien battue mais encore debout, d'une lâcheté sans mérite, couverte d'excuses futiles.

C'est pourquoi je m'étouffais à parvenir à un dialogue, peut-être pour qu'un nouveau clocher se bâtisse, dans la mesure où la chute n'aurait pas été vaine...

Ton tour de parole est lâché !

Chère Dépression,

Puisse la joie d'un casse-tête à chapeau orner ton ambiguïté - celle qui nous pousse à subir des détournements furtifs, tout en se hâtant à la recherche d'un objet dont on ignore le nom.

Les yeux se fourmillent comme l'univers, s'étouffant dans leur cohue : sait-on voir pour juger du mal?

Je l'étranglerai, l'engloutirai, me tordrai de douleur, le recracherai, courrai après ... mais après quoi?

Es-tu tombée amoureuse d'un inexistant?

Ohô vaniteuse récession, ma chère Dépression ... te voilà cocue!

Il pénètre chaque organe qui se lamente, s'entiche des beaux lacets de l'inconnu et s'affirme, s'acclame : il est devenu insubmersible !!!!! La critique lui raffermirait-elle la membrane?

Elle la lui polit... la lui caresse, et la lui dévore par endroits sombres ...

Et toi? Qu'en fais-tu? Tu te déguises, rigolant de tes plis ... tu te surprends pour mieux t'engloutir de sanglots ... Nous nous tissons : ainsi j'ouvre la Chambre des Tortures.

As-tu l'air maussade? Viens donc dans ma demeure, celle qui se couvre d'un couvercle.

Vois-tu là-bas ... sur la pente infinie?

Il t'est libre de tomber ... avec vous, nous, qu'importe ... : il n'y a que le singulier pour se tonifier.

J'aurais pu te rattraper, saugrenue ... eh bien je t'ai suivie.

J'admire toujours le pan de ta couche cristalline qui me fond incessamment dans les yeux.

Le vent court-il à une fin?

Je te retrouve enfin,

Mon ininconnue

Assez de ce carcan lent du saute-mouton à contre-pied. Assez du moule médiocre auquel il FAUT se résoudre, fuyant le semblant de liberté. Assez des senteurs éteintes par le brise-lame du scandale. Assez du « faire paraître » mollusque et quadricéphale. Assez des mots qui ne se cherchent que par leur sens figé, passés à l'ego de leur manipulation.

Si seulement il y avait d'autres réponses, d'autres espaces, d'autres confluences. Las, glas! Raz de toutes ces émotions répétitives. « Devenir passif par les autres. »

C'est la lutte contre le décor qui déverse les larmes, surgies d'un fossé assez béant qu'il avale toute bifurcation.

Se tasser de la circonlocution : une violence permanente qui assèche.

M'offrir la place dont je n'ai que faire, sur laquelle je crache pour ensuite rejoindre la même route vers le libéré.

Seulement mon corps veut sa destruction, à la pression constante de sollicitations : se punir de sa peine. Et apercevoir ton ego, c'est un supplice.

Alors, pour heurter, je fige. Et nul ne s'enquiert.

Quand je criais, chacun hurlait de joie.

Quand je pleurais, chacun s'en allait vers mon sexe.

Lorsque je m'écroulais au sol dans une allée bondée, personne ne me relevait.

Alors que je m'exprime, on n'écoute que ses propres paroles. Quand le sang coule sur ma peau, on se détourne.

Maintenant on applaudit, tels des pantins. Alors assez de ces mines réjouies ; l'effacement est salvateur de l'impuissance. Parce que l'image est bouffie. Est-ce que la scène est un déguisement marionnettique destiné à s'égarer de sa propre musique ? C'est de l'auto-insuffisance.

Mais, il y a l'autre part : le Merci. Merci à la protection de valeurs partagées.

Merci au chemin qui n'en fait qu'à sa tête. Il sourit toujours.

Soirée

Les couleurs du ciel s'épandent à travers les riveuses sans lendemain, et la palme de l'infini voguait par-delà les lueurs aquatiques. L'immensité d'une création sans maître offrait un élan plongé à cette marche nuptiale vers l'acuité. Blasons et caricatures s'effaçaient pour une culture de l'écume qui lie les maintes créatures en une symphonie divinatoire.

Derrière le portique d'une brasserie éclore, une main m'a levée.

Me prodiguant un amour sans source, elle m'a jetée au travers des étoiles afin que je puisse converser sans peine avec une musique sauvage et instinctive, s'échappant de ma voix.

L'orchestre dénaturé qui, quelques minutes auparavant, m'ensevelissait m'a encore et encore tendu la paume... jusqu'à ce que je cède. Tant de beauté dans l'ambiance, tant d'humeur, tant ! Tend à ce petit monde vespéral, nous nous élancions.

C'est alors que se posa à moi la vue de toutes ces larmes de visages qui s'étaient tendus au mien et nous tous sentions la Passion étrange envahir nos pensées.

Quand un aigu sonna une fin continue... on aurait pu entendre ces nombreux cris qui remplissaient la salle d'un ménage affolé.

Des corps se sont posés contre le mien, des bras m'ont étreinte, et des mots que je ne saisisais pas bien se sont déversés : peut-être ne m'étaient-ils pas destinés, moi, ou « on », qui ne les recherche point.

Empruntant la sortie, une autre main m'a serrée : elle m'étouffait.

La marche avait beau s'ensuivre, elle ne lâchait prise...

C'est ainsi que l'idée de ton silence m'a envahie, et m'a démunie l'espace d'un instant.

L'éloge n'est pas apte à se renier et pourtant nous le renions.

Paisible décès où ton image a semblé familière... mais ton éloignement incertain !

A travers cette nonchalance : la connaissance de notre possibilité à un langage commun.

Si l'heure sonne pour une fois encore, je tâcherai de rester à l'affût...

« Jette » le signe, le décryptage incandescent ! Ou ... la lassitude lévitera

« Erreur »

C'est un temps où il fait mal... Mal de comprendre que le pont qu'on a construit pour s'en sortir sert à d'autres qu'on laisse passer courtoisement, pour un malingre sourire, pour le temps d'un dire, d'un rêve. Mal dans l'incompréhension, l'interprétation rapide de circonstances atténuantes... le remplacement de ce qui n'est jamais pareil.

Mal d'avoir vu ce gouffre, d'avoir construit un radeau qui ne sert à personne.
De voir que l'amour et le don de soi n'ont pu pénétrer le cœur assez profondément pour résister au déluge.

Mal, seule, dans cette forêt, où un jour un voyageur, une nuit un fauve, un matin un malade m'ont tendu la main, m'ont attrapée avec du recul ou du fief, hors de cette forêt, tant à jamais marquée de ses arbres. Que de ma jeunesse ont brûlé des ailes, hors de cette contrée où elles repoussent, englouties dans l'oubli de ceux qu'elles ont rencontrés.

Chassée de ces contrées par l'émotion, dans cette jungle rude, je n'attends que la mélancolie d'avoir percé des secrets que personne ne regarde, d'avoir ouvert des trésors ensevelis dont personne ne veut plus, lorsqu'un seul les a seulement trop désirés. De sentir qu'on les utilise sans vraiment les comprendre, contre ce au nom duquel ils furent découverts.

Que de tous les animaux sauvages, seuls les plus vaillants restent... dans ces cages blanches où l'infirmité est la maladie.

Personne ne semble comprendre... la force d'avoir maintes fois secoué la mort.
Des mots à redire de travers, des phrases voltigeuses qui sèment des flammes à l'oreille du cœur.

Là où un jour il y eut la foi dans cette forêt qui fût le refuge, il n'y a maintenant plus que des âmes en ruines, perdues de leurs corps.

Le remplacement comme unique sauvegarde - avaient-ils choisi. Je n'ai malheureusement pas cet atout, car il me faut entretenir cette forêt qui, bientôt, se meurt...

Comment peuvent-ils oublier ces moments de rêve, cette alliance du toujours à l'imparfait ?

Comment peuvent-ils combler leur mégarde, si ce n'est par manque de souffle.

Ils s'arrêtent à la couverture de peur de surpasser le mal, pour enfin en être libérés, ensemble, en l'oubliant définitivement, écartant ainsi l'épreuve nécessaire à la maturité de l'échange.

Que de ces promesses de futur placées à un mauvais moment, ne nous montrent-elles pas les bonnes : c'est-à-dire toutes les autres ?

Que de la cachotterie on fait un emblème de la joie... là où la profondeur de cette dernière est atteinte.
Que de ces preuves d'envie de partager il n'y a que des miettes dont se nourrissent ceux qui sont affamés, attendant là comme des vautours leurs meilleurs jours.

Ma peine est infinie, voyant la pénurie dans laquelle nous nous tenons, sans plus nous frôler.
Tout n'était en fait que façade, où vous avez pris le pied de la relève, moi celui de l'intérieur.

On oublie parfois aussi que la distance peut être un tombeau : ainsi vaut-il mieux mentir la proximité, ou l'amertume.

Si tout n'était que superficiel, pourquoi nous mettre en danger ?

C'était le sacrifice pour nous voir murir...

Mais pourquoi donc se butter à des rêves ensemble ? Ou n'y a-t-il eu d'ensemble que dans ma tête ?

Le monde a-t-il des limites de contexte ? Brûle-t-il de les reconstruire ailleurs ?

Ne peut-il vivre la joie et la tristesse à mes côtés, sans les fuir ?

Pourquoi n'y a-t-il plus de liaison que dans ma tête ? L'ai-je choisi ?

Peut-être suis-je en train de me mentir...

Sauvagerie

Entre de trop maigres branches, les bouffées de feuilles se hissent, écartant la ruée d'un chemin à l'horizon de gaieté : un parterre de fleurs piétiné par les conquêtes, de l'autre côté de l'immigration, où est enseveli le sol de l'intolérance du passé, de l'oubli naturel du principe de violence.

Une attaque quotidienne pour des guerres de broutilles..... et de si malhonnêtes rires !

Laissez donc ces jambes regagner ce sol vert, touffu, enragé de nature, la moitié du pain quotidien dans la bouche, l'autre moitié dans la gueule des cafards ! Laissez donc mes sentiments regagner l'hypocrisie à laquelle je m'attends, dans laquelle j'ai baigné... celle-là je la connais - je ne reconnais par contre pas les faux-semblants.

L'exagération y est naturelle, l'exubérance de mon cœur aussi.

Laissez aller le bras le long du corps, là où chacun pointe du doigt l'autre.

Que de malhonnêtes et de faux combats m'ont obligé à apprendre une langue qui force la dispute de genre !

Laissez ma peau à cette neige berçante, à ces pluies violentes qui elles seules nous préparaient à combattre.

Laissez ces arbres qui me parlaient tant, caressant mes oreilles de conseils que personne n'a jamais déployés.

Laissez cette fidélité de la terre - à être « là » - demain lorsque je me réveille, pour mieux m'y jeter.

Oh chère liberté sauvage, tes contraintes me manquent...



Dires polygames

La découverte est une plongée dans l'absurde, sortie du sentiment de vide que l'on éprouve lorsqu'on étend les pieds... yeux fermés... le long des rues

"Dans une éclaircie de musique, il y a le bruit de chute s'étendant à mille rondes par tour de l'ennui
Par la secousse d'un timbre qui recouvre les passerelles, ce tas brut s'est enterré
Et, dans son cri, les cœurs ont chanté là-ici-bas"

Une langue non-parlée est une langue morte, un art non-pratiqué est un art mort, et une discipline non-pratiquée est une discipline morte... mais une connaissance non-émoussillée fait germer un acte à tort, car il ne fait plus que se répéter.

"On the stop-motion of a curt riverside flowed down from the sun
Les revers de l'ab'sourd décochent le vide
Sitting in the urge to whisper
Les flots bourdonnent le vague
But, in the calm forest,
Les oiseaux continuent leur chant"

**Frappes virevoltantes,
Un contre-jour se projette
A travers les simagrées des déguerpis
Rassemblant leurs débris
Pour en reconstruire un tout, plus plat que cette plaine
Sur laquelle continuent à se hâter ... des pieds recouverts d'échardes**

L'essai de la transindividuation peut être un protocole
Si, chaque jour, après un réveil furibond
Il nous pousse à ne pas ouvrir trop de portes
Afin d'y apercevoir tout de même les différents ponts
Sans peine d'y voir la maladresse dans le langage
Et d'en créer un dépaysement, creusant le puits de diversité en son fond

Le ditonique du clair-obscur émet peut-être là la technique du germe.

"Des paroles de lignes,
Des lignes de formes
Des formes d'idées,
D'idées des bribes
Des bribes de concret,
Et de concrétude en finitude, qu'un infini d'autres abstractions puisse raccommo-der la brèche qui entrave un saut direct au ressenti brut, celui-là même qui foisonne ces cercles, ou les contraint à se poursuivre, au bord d'un changement..."

**A travers les mitraillettes et leurs mines décidées, accompagnant les rêves,
Ces fuites sans fin devant des pistolets agités
Où les souterrains ne sont plus le refuge,
Se pose la question de la réalité :
Doit-on vraiment tuer nos rêves pour mieux en contrôler leurs fins ?
Ou juste danser sur des cadavres aux émanations vomitives ?**

En les lacs de cire des couseuses de destin, un merle au saxophone dru s'est appuyé sur une brique
Et, par ses chants dysphoniques, s'ouvrent des portes scindées au loin
Car le serpent a été vaincu
Et les rats s'envolent!

**Comme entre des murs étouffés
Là où un pli en défait un autre
Transforme le songe
En la banalité d'autrefois
Où le matériau créait l'émoi
Et la discipline son disciple**

Sous des dessous d'éternité, il y a des concentrés de danger, des zestes d'une nuit pour toujours,
par-delà la bague et la solitude,
la lune et ce qui la gravite
ou l'impossibilité et son vague concept

**Fer aux croisées des diurnes assemblées...
Une personne ou l'autre,
Jongle ou rit,
De ses traces de vie,
Comme de l'ailleurs,
Puisque de tout nous tricotonons les tours !**

L'exploration est un vaste jeu qui déboise, plante, mais ne déracine pas.
Par les forêts suspectes de leurs ondes flottantes
Des eaux tumultueuses ou calmes,
Un muscle s'étend, et une de ses perceptions temporelles le défile vers une autre.

**A l'orée d'un bois quelconque
Le froid frottant la peau
Supportant la terre gelée à ses pieds
Chante le vent**

**D'une clause mélangée se prononce une griffe
A jamais ficelée dans une roche musicale
Frottant l'épaule des passants
Quitte à leur rendre leur propre aumône**

Riche d'un fief de pierre

Et d'une cascade de songes...

Dans un prisme qui s'éthérise en l'aile glue

**Les ressorts se rétractent, en l'attente du bruit qui retentira
Ils sont en la zone d'ombre, s'apprêtant au bond
S'ils resplendiront enfin, se découvrira la main
Qui est sûre ou trop curieuse, étalant sa feinte
Au lieu d'assouvir sa crainte...**

"Il n'y a que deux oreilles similaires... mais il y a tant de voix variées
Au-delà de la simple écoute, de la maigre contemplation
Un acte, racine d'actions infinies"

L'onde sonore d'une marche qui s'efface

Là dans la profondeur ou la répétition ultime, un abysse où les organes tombent, cognés par la rudesse de l'émotivité des autres, reposant quelquefois sur les paliers oubliés d'un long chemin...

Le voltage au staccato progressif - reculer...revenir... amener....

Une réaction dans une autre est un puissant révélateur des turpitudes de la pauvreté de force : violentes bourrasques sur une figure équilibrée qui, telle à un pantin perdu dans un mécanisme, vogue entre détachements et attachements.

Il n'y a qu'à regarder la vanité du mouvement répétitif dont on connaît déjà l'aboutissement pour s'écarter définitivement de tout plongeon, et jetant par une étroite fenêtre le trop-plein qui assèche les rayons réparateurs.

A ces rencontres regorgeant la blessure du temps, s'emmêlant dans de graves rêves. A ces chimères qu'il faut préserver, tout en ne brisant point le noyau de notre désir d'existence, affrontant ces gouttes qu'on verse parfois comme des amies de guerre.

Trois hommes s'en allèrent boire à la taverne, crachant sur leur femme, maudissant leur jeunesse passée. Lorsqu'ils reprirent la direction village, ils y croisèrent une jeune femme. Pris de désir pour elle, ils décidèrent de la violer. Toute la nuit, la fille hurla sans pouvoir se dérober. Au matin, lorsque tous se réveillèrent, le visage de la fille devint sombre, presque morbide. Elle alla vers chacun des hommes, les regarda au plus foncé de leur œil, serrant à chacun la main, et réveilla sa voix caverneuse : « Merci de m'avoir appris qu'il y a des hommes incapables d'affronter l'amour ». Riants, ils s'en allèrent chez leur femme. Il se passa une semaine lorsqu'un, pris d'idées noires, se suicida. Les deux autres, éhontés, se soumièrent sans mot dire à leur femme jusqu'à leur mort : cependant, un seul cracha par terre à chaque fois qu'il revêt une jeune fille ...

Fatale est la fange dans laquelle les idées vous emmêlent, là où seul le cri vous en sort.

La posture est peut-être cette sauterelle vivace et fugace qui réapparaît toujours sur l'expérience indigeste, jusqu'à ce que cette dernière dessine enfin le morceau de cette image qu'est le monde.

Faut-il ainsi changer indéfiniment de place pour en dessiner les plus simples contours... ?

Il faut bien du recul pour découvrir un fond...

Une épine à double écorchant est comme une lune à laquelle on promet le soleil... un espoir qui demeure lorsqu'il est posé en l'autre, comme s'il se déposait sur une lourde épaule.

Mais l'homme ne veut pas reconnaître les limites de ses congénères : il veut qu'on s'offre tout entier au dévorage, qu'on se rejette pour ne plus être différent. L'un veut tuer l'autre, c'est une douloureuse vérité qui ne se résoudra seulement lorsque l'un croira en l'autre comme en sa seule issue....

A s'accrocher à de vastes cordes aux nœuds incomptables

Le goût de l'amertume derrière soi

Il n'y a que le ciel et les astres comme honnêtes amants

Danse, tourne, aux lueurs de ceux que personne n'assomme

Mais ne t'endors pas

Ta vie n'est de toute manière qu'un large rêve...

Lorsque ta tête perd pied: tourne ! Tourne... par le tour qui humera toutes les odeurs, mélangera toutes les couleurs, ne différenciera plus les limites, les cultures...

Mais n'oublie pas de te protéger, par des avant-bras rigoureux, car il est vain de penser que tu seras à l'abri d'un coup de poing venu de ce désordre.

Faut-il juste apprivoiser ses maux... et leurs dangers. Marcher à pieds endurcis dans un pays où on comprend mieux la pointe.

Celui qui devient monstre,

A la tombée des contes...

Est celui qui ne peut regarder l'art qui découle de son corps,

Sans rebondir dans le regard de soi,

Dans la présence des autres lui arrachant le premier cri,

Sans HURLER, agiter son pouls, perdre toute contenance, et

Rire viscéralement à grandes bouchées de ce qui se juge comme un malheur, pour se mieux rapprocher de « Celui » qui s'amuse grandement à empiler les murs défoncés de ce satané labyrinthe, qu'on ne franchit qu'une fois, et qu'on ne vous a même pas présenté.

Phases sautées sur un fil rigide, impromptus reposant sur une structure aux fondations banales vers d'ultimes progressions aux superpositions polylogantes

Où les boucles de rythmes vitaux se séparent peu à peu... dans un trajet de volonté, de surface, de troubles, d'étrangetés... où seulement le goût arrête et où le tout peut continuer, encore et encore...

Pour la parole et le ressenti des vagues, germe en moi une gondole virevoltant les paysages.

Pour les accalmies douteuses et les rêveries pondeuses, les rames me ramènent à la bise.

Douces limites de l'expérience : le goût, l'habitude - l'habitable vers la protection.

Dissonances, hésitations, places, courbes, accélérations... porte : salle, hall... pas...

A pas, trébuchent. Mes yeux callés sur la voûte de l'immensité. Jamais ce calme n'enlèvera le grésillement d'un corpus prêt à l'avance.

Vaccin à s'ingurgiter pour vivre, où les autres ne sont que des manières de se renforcer.

Piqûre profonde en ce dégel qu'offre la moelle, là où le glacier préserve.

De ces rocs s'élance la toile de l'habit.

De l'Un ou de Soi...

Devant cet énorme socle qui soutient l'existence !

Et la pluie menaçait le sol, qui lui menaçait le ciel...

Et se fit une tempête

Eternel vagabond... asexué
Il n'y a parfois plus que le rire

Dans la fange, la main cherche toujours cette fleur isolée qui sera la liane.
Etrange interface à la mémoire de l'ennui, à la boue collante de stupeurs ;
Joie de rebondir hors du vaisseau longiligne,
En l'attente de ces muscles qui vous projetteront ailleurs,
Vers toutes ces bourgades de tant de fleurs !

La beauté d'un ciel de berge, le long des roches sinueuses, face à cette lumière intense berçant les vagues emballées, fougueuses, de ces libertés de rêves
Couvrant encore le tout d'une immensité incertaine, au bord du plongeon.

Tourniquet, rue, trottoir, emphase... Mais seulement sur le fil de l'horizon... plus loin que l'assouvissement, dans l'idéal viscéral du sol.

Brûlures, pentes, et avènement vers un autre point de relais... Volonté de dépasser toute la bassesse humaine, présente extérieurement, mais surtout en soi.

Un entrecoupé dans les marges des rayons de soleil
Respirer cet air suave dont les gorges pendent à l'oreille de ceux qui savent écouter, au-delà des mots

Et, de mes rêves, le soleil se coucha, plus pastel que les lignes de l'huile se décollant de l'eau.
Accompagné des revenants qui s'en étaient allés là où ne reviendrait leur silhouette, là où la cime des arbres s'endormit.

A mon réveil, le soleil se levait, plus scintillant qu'un reflet.
A ses côtés les framboisiers, accompagnant l'allée du chemin qui longtemps me porterait au loin...

Dans un quiproquo avec la réalité
Le cœur s'écrase, s'enfuit

Vers la Quête

Plus hardie que tout confort caressé, l'écartant même,
Car elle est, cependant, son unique solution, unanime condition,

Contre l'étouffement

Jetés au milieu des mots... perdus dans leurs sens.
Nous sommes parfois comme de fulminants enfants, s'éclaboussant de dires écervelés menant aux soucis, dépassant les allures, creusant dans le puits des passions comme à dépasser certaines limites...

Mais lorsque le tunnel n'allonge plus assez de lumière,
Il faut se retirer pour reconstruire, accalmi mais vif, le pont vers le silence.

La cellule se réactive

Déglutit sa place

Sémantique du lendemain

Vrombit le sort

Génère sa séparation intime

Et retrouve la place de s'extirper

Par le mélange

Avec la mixité

A mourir sur le coin des souvenirs

Peut renaître un sort

Un liant d'amertume, une pulsion égouttée,

Qui s'immerge ... en désertant

"Je ne sais quelle brindille s'est déposée en moi ce matin... elle titille mon cœur.

Le provoque, le transforme, l'engage à devenir tempête!

Mû par la canicule, il se presse contre l'étroit, explose, s'impatiente.

Rage est la sommité de ses aguets contre les attentes prudentes.

Son agitation est telle qu'il renverse les maléfices et les vagues de son chemin, saccageant les auréoles des prêcheurs, les bonnes fortunes des invertébrés du cœur et les aventures des mangeurs de briques. *Ah oh quelle ville s'étend devant ces yeux gourmands* - il s'en démet, la vocifère, et hurle sa joie étriquée par la salive de ses lèvres fumantes :

J'aime l'amour,

Mais pas n'importe lequel,

Celui qui se partage aussi dans l'orage, le torrent...

Bats donc Cœur qui laminera ainsi tous les pénitents. "

Au nomade voyage de la réception du langage, au sein des cellules par le cri des nerfs, à la table des sourires et des transes.

Memory in time, graved forever in flesh component which emerge from some kind of soul.

Cemetery of recognition, lying in the storm of death flowers,

Waiting for the sun to revival,

And one man, screaming from the fog

"Brass keys are made to be turned"

'Cause destiny should be part of some kind of mechanism :

Larger than all images we walk with -

Like a tightrope walker makes his way through infinity!

Ne pas, pensée...

Il est de l'estomac brûlant un cri, tourné haut vers les oreilles des microbes : celui de la naissance immaculée de tension stridente, gorge pleine déployée face à l'hostile, crachant par la différence le commencement de l'autre qu'illustre autant le visage du pauvre, que celui du riche...

Aux côtés, l'accoutumance de ceux qui vous rattrapent le long de l'aride plongeon de l'enfance.

Mais, lorsque les blancs murs de cet hôpital ressurgiront, c'est alors que le hurlement ultime émergera.

Ceci, incessamment, à travers pays et océans :

« Qu'on me jette encore hors de la gorge du néant, j'ai appris à tomber ! Mais ne m'endormez pas maintenant - ce silence serait ma mort... et il vous tuerait : j'ai réservé le seul poison de mon existence à cette occasion. »

Le tutu qui turlutte mon tutusque dans le tu qui tue la tuile des tueurs qui se sont tus!

A l'exclamation de certaines joies tristes, partagées au travers des sons, traînant les amitiés qui frappent à lents coups sur le temps, l'étalant ici par-delà le brusque des satyres quotidiens,
Poussant la larme de joie jusqu'à la nostalgie,
Agonie renaissante de nos envols
Pour la table,
En offrande de ces sentiments de contes passés.

De la roche dans les carrefours de l'eau débordante, au pied des statures de vies.

Caressé par les collines sauvages, le vent chancelle, animé par les subtiles harmonies des températures, aiguisé comme un roc
Et ces oiseaux, hurlant les cimes, aux côtés des routes - virevoltes des calèches tendues
Et ces légumes, brûlant de mille feux de la main des habitants fauves
Et ces emmêlements d'arbres, plongés l'un sur l'autre dans une farandole de mœurs
Et ces rivières, où les cannes voltigent librement

Et ces champs de tournesols, où se perd la danse

Et ces familles, étalées en leur domaine comme autant de rêveurs affairés, à l'aguet du moindre étrange

Et l'insignifiance de mon existence, libérée un instant de ses tourments rongeurs, sous la garde des mauvaises rencontres, préparée à l'éventuel combat, humant ces dangers comme autant de perles au collier du paysage - perdues infiniment dans le passage

Un chemin parmi les routes... des routes ne menant à rien... Etrange lumière qui vous tend les mains.

"L'art est un cri incessant... lorsqu'il devient hurlement, il s'épuise, et peut tuer...
Jamais de volonté, toujours d'épuisement. "

Dansons! Fièvre à la main

" La rage des pieds par le sol, la fougue des mains contre l'air, les doigts sur l'obstacle, les cordes vocales dans le ciel, le corps en débâcle! "

Beautés aux demeures terrassées, volent les songes fumés ...

J'aimerais que tu puisses nager dans cette eau Claire que forme ma douleur... dans laquelle je lutte contre moi-même. Tous tes propos sont mille fois lâchés dans ce lac. Je ne sais à quoi me méprendre... mais je t'écris du bout d'une peine déchirante.

Je ne veux plus lutter... plus te décourager ;

Comblé une vie misérable pour des bêtises qui ne transposent aucunement l'état d'âme,

Voilà bien la sottise... qui empêche l'autre de suivre.

Agrippé à ma langueur, j’imaginai les étoiles pareilles à d’innombrables portes de secours qui tendraient la main à qui accompagnerait leur vol.

Le renard, qui s’élance pour courtiser l’hermine, caresse un doux poil hasardeux : il renfrogne la vallée qui les sépare. Ainsi, quitte à bousculer ses idées, il la dévore des yeux, n’osant mordre de ses dents hirsutes l’idéal s’accordant peu à peu à la scène.

L’animal fragile, au regard intransigeant, sème la torpeur, chaleur inadéquate dont le Goupil n’a pas la connaissance nécessaire pour s’y déjouer. Les suites d’intégrité qui les déballet ne somment qu’à s’en retrouver calquées - tellement la relation semble désarticulée. Un naturel qui reprend la joute du naturel,

Ou même... de Personne....

En la pellicule pullule la selle de notre enfermement, pétale du crépuscule de notre élongatrice libellule... à l’envol

L’étanchéité d’une vie bouclée dans un frein de main
Offrant la manière, d’une morale carnassière,
Prête à surmonter des flots impénétrables
Au nom d’un avenir social.
Une commune habitation par la rage naturelle
Et les propos désirants du corpuscule,
Enchevêtrés dans un idéal assumé de ruine et de reconstruction.

Dans des mares de lys

Des flores de pissenlits

Les grenouilles s’enivrent

De nectars, qu’elles ne savent mourir

Le catalyseur comme brise
Destiné à un échange de procédés
Remet un dire à la mise,
Lui émet l’illusion d’une directive décidée ;
Et par le couloir longiligne
De ces figures indigestes,
L’infini y est représenté en liesse
Par catégorisation, étouffé de bornes définies...

Chaleur de ronces au coin du lit de ma solitude.

La marée multicolore de rêves est comme l’indomptable transe qui accompagne certains songes.

Forme de résonance entre villes, forment des raisons *nances*, antre des vils.

A quand le cancan de Lacan dans le camp ?

You do like lies, don't you?

No, I'm listening to them to find the truth behind their aim. Everything could be lies, without a proper sense, or a context.

In the smog, seed of a disappearing fountain,

When the wood floats like a strawberry on the pic of a mountain,

Life is out of breath.

Reflection is like another stretch from the mirror, stepping forward to the desk of our reason.

Sous une touche d'encre, ma plume s'éprend à imaginer le songe.

En son antre, pareille à un serpent rampant les cavernes, elle parcourt les miettes de ma potence,

Rongeant le silence de mon être,

Ajustée, consumée par une existence champêtre au sein de la ville,

En ces poèmes et lettres de jeunesse

Où ma passion s'emmêla plus d'une fois.

Sauvée par un message de bon aloi

Figolée dans la brise d'amours indicibles :

Puissants et bouleversants

Jusque dans la rage de l'émotion.

De la plus saine passion

En l'art de la création...

J'écris et ranime cette mémoire

Empreinte de tout être

Perdue dans le démenti de son existence

Cherchant le fil conducteur

Qui pourra le sauver

De sa démence

Quotidienne

De son aliénation

Au sein même

De sa passion

A vivre !

“ Les mots sont comme des virgules de l’existence ”

“ **FIN** ”

Table des lemmes

Ephémérité : caractère de ce qui est éphémère.

Eivalence : évaluation de valeur dans un lancement.

Dé-flection : réflexion déconstruite.

Dichomonotonie : une monotonie à deux revers.

Normation : formation de norme.

Plongiforme : dont la forme est plongeante.

Souvissement : assouvissement dégagé de sa soumission à ce qui l'assouvit.

Richerie : richesse railleuse.

Misérieux : qui rit de sa misère.

Déflagrantation : grande déflagration.

Difractaire : réfractaire à la dialectique.

Boussaille : boue saillante.

Gisoir : verbe tiré du mot gisoir.

Recroquecheville : se croquechever derrière ses chevilles.

S'étremper : s'enfoncer la tête dans le sol.

Vrillonnant : brillant comme une nouvelle vrille.

Furtille : mélange entre furtif et futile.

Au-par : au travers et par.

Entrebâille : entrebâillement très faible.

Difond : double fond.

Etran'gué : amalgame entre étranger et gué.

Projecsance : projection complaisante.

Abéhante : qui hante par son aberrance.

Etrangerie : caractère encore plus étrange que l'étrangeté, bizarrerie étrange.

Enrêveur : qui amène à rêver.

Reluisance : du verbe reluire.

Pacificité : caractère de celui qui prône sans cesse la paix, de quelqu'un qui se dit pacifiste.

A retord : en tordant de nouveau.

Malgré là : même si le contexte s'y oppose.

Etiolle (adj.) : qui s'étiolle en se croyant une étoile, ou objet de grande importance.

Amicalment : amicalement avec calme.

Conversive : conversation vive.

Acconduire : amalgame amener et conduire.

Ebranle : amalgame ébranlement et éjaculat.

Ebrèchement : ébréchure en devenir.

Boiseux : d'un vieux bois.

Soleillement : caractère du soleil qui ensoleille.

Croche-pierre : croche-pied où le pied est remplacé par la pierre, trébuchement sur une pierre où on peut penser de la pierre qu'elle a fait exprès de nous heurter, par projection.

Tonalitaire : amalgame entre totalitaire et tonalité.

Pédantises : petites pédanteries inutiles.

Houler : verbe dérivé de la houle, ce qui ondule.

Carabiner : tirer à la carabine, jeter des propos violents.

Chevauteur : qui chevauche.

Etre de tisse : être comme un tissu, affriolé de fils différents.

Là-ici-bas : demeurer au plus bas et se regarder d'en haut.

Ab'sourd : mélange entre absurde et sourd.

Transindividuation : qui dépasse l'individuation.

Ditonique : à deux tons, tonalités.

Dysphonique : de la dysphonie.

Dévorage : action de dévorer.

Polylogante : qui s'exprime par plusieurs langues.

Externement : à l'extérieur.

Elongateur : qui provoque des élongations.

Temporel : fiel du temporel.

Jouerelle : joue infantile (amalgame avec marelle) .

Cotoynade : accolade de coton, sorte de cotonnade du cœur.

Sinusoïdale : qui a trait à la forme géométrique des sinus.

Brûliure : reliure par brûlure.

Distonalitante : qui proclame la distonalité, c'est-à-dire l'opposition à la tonalité, ou sa distorsion, contrairement à l'atonalité qui prône le néant tonal.

Ininconnue : personne qui me semblait inconnue, qui ne l'est plus, mais garde encore ce caractère étrange de l'inconnu.

Quadricéphale : dont l'esprit semble constitué de quatre pôles, éventuellement représenté par les pôles cardinaux.